4 FÉVRIER 1950 N° 225 . 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LES ÉTATS-UNIS AIDERONT MILITAIREMENT L'EUROPE

Des accords bilatéraux ont été signés le 27 janvier à Washington pour l'exécution du programme d'aide militaire à l'Europe entre les États-Unis et huit pays adhérant au pacte Atlantique. Notre ambassadeur, M. Henri Bonnet, qu'on voit ici près de M. Dean Acheson, a signé pour la France. Phot. N. Y. Times.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

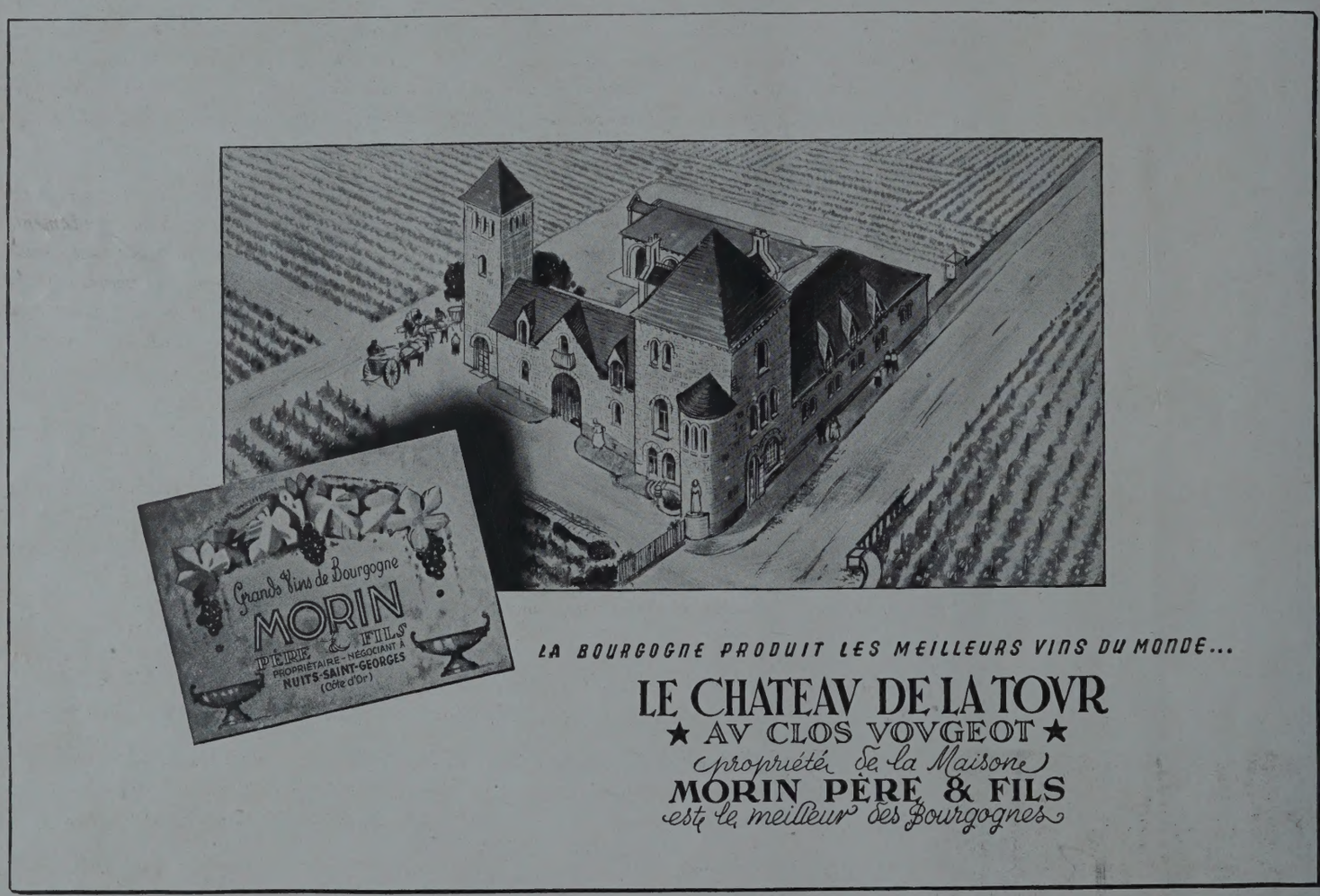
		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.



LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR
★ AV CLOS VOVGEOT ★
propriété de la Maison
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

UNE VEINE !

MARIUS. — Tel que vous me voyez, madame, un jour je suis tombé dans un abîme !

— Et vous ne vous êtes pas écrasé au fond ?

— Non. J'ai eu de la chance, c'était un abîme sans fond !...

PAS GALANT !

1re SIRÈNE. — Tu « flirtes » avec ce type ?..

2e SIRÈNE. — Penses-tu !... Il est trop grossier !... Jamais il n'enlève son chapeau pour saluer une femme !...

AMOUR ET IMPOTS

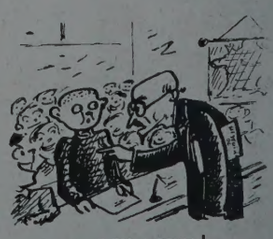
— Mon percepteur est amoureux de moi. Il me fait des avances !

— Vous avez de la chance !... Moi, il m'en demande !...

PREMIERS PAS

— C'est mon arrière-grand-père. Comme il veut absolument faire du ski, nous avons trouvé ce moyen...

— Enfantin !...



IL Y EN A TROP !

— Elève Pénible, qui fut assassiné par Ravaillac dans la rue de la Ferronnerie ?

— Heu... j' sais pas moi... y a tellement de crimes dans les journaux...

Le Champagne Traditionnel

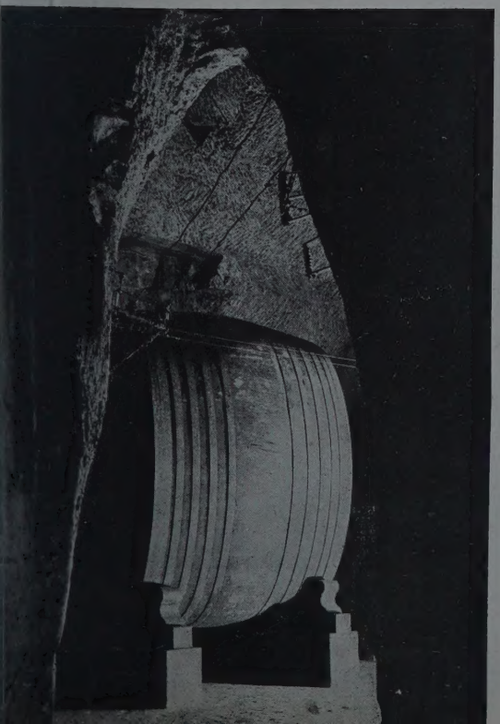
L apparaît sur la carte du vignoble français que le vignoble champenois occupe une place tout à fait spéciale de par sa latitude, son sol et son climat. Il est donc normal que son vin ait des caractères très particuliers. Au XVII^e siècle, Dom Pérignon a été le premier à découvrir et à appliquer les propriétés mousseuses du champagne, qui ont fait son renom universel. Une tradition est née, issue de patients efforts. Elle est si juste qu'il n'y a pas de bon champagne si elle n'est pas respectée.

Depuis sa découverte, la technique du champagne n'a pas varié dans son principe même, elle s'est perfectionnée de siècle en siècle. De son côté le vigneron a été aidé par la science dans sa lutte continuelle contre les parasites de toutes sortes, mais surtout son labeur consciencieux s'est transmis de génération en génération avec toutes les qualités qui font de ce beau métier presque un art.

Le palais du dégustateur se transmet lui aussi de père en fils. C'est grâce à lui que dans chaque maison le vin peut être d'une qualité constante — principe fondamental de toute Maison de Champagne — et répondre au goût de sa clientèle. Quand nous nous tournons maintenant vers ceux dont la charge est d'exécuter les nombreuses et délicates opérations qui président à l'élaboration de chaque bouteille de champagne, là aussi nous trouvons la tradition que les cavistes se passent l'un à l'autre de génération en génération.

LA MAISON GEORGE GOULET, fondée en 1867, est de celles qui n'ont jamais abandonné la vieille tradition champenoise. La clientèle anglaise, dont on connaît le bon goût en matière de vins, est particulièrement friande de ses vins bruts. Nul étonnement donc que le GEORGE GOULET destiné à la Cour d'ANGLETERRE se soit rapidement étendu dans les colonies anglaises.

La Cour de SUÈDE, celle des PAYS-BAS et celle d'ESPAGNE furent conquises à leur tour par le GEORGE GOULET, et le roi ALPHONSE XIII déclara lors d'une visite de caves : " Moi, je disparais, mais mon brevet reste. "



Si le CHAMPAGNE GEORGE GOULET est prédestiné ainsi aux tables royales, il le doit sans doute à tous les soins dont il est l'objet et encore au refus d'ouvrir la porte de sortie de ses caves aux vins n'ayant pas atteint l'âge requis.

Ses crayères profondes, parmi les plus belles de Champagne, assurent aux vins, grâce à leur température constante, la tranquillité nécessaire à l'obtention non seulement d'une limpidité parfaite, mais également d'une excellente maturité. Elles contribuent ainsi au succès de ses cuvées.

Malgré les difficultés de toutes sortes dues à l'occupation ennemie, nul bouleversement n'a troublé la quiétude des bouteilles dont chacune a presque sa vie propre, et la MAISON GEORGE GOULET a réussi à maintenir à ses vins la grande qualité qui a fait sa réputation mondiale depuis sa fondation.

Ci-contre : *Un coin des crayères gallo-romaines de champagne George Goulet.*

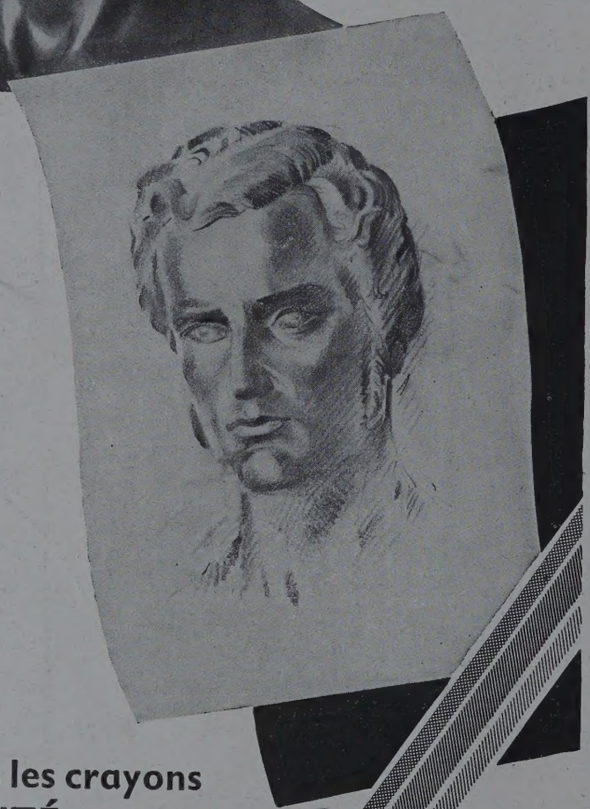
GG

Conté

savant génial, aux multiples découvertes, qui avait, a dit Monge, «toutes les sciences dans la tête, et tous les arts dans la main.»

inventa le crayon en 1794.

Depuis lors, tout dessinateur utilise le crayon CONTÉ.



Mais les crayons CONTÉ ne sont pas réservés aux seuls dessinateurs.

LE CRAYON

ALASKA

17 degrés de dureté.

convient à tous ceux qui ont besoin d'un BON CRAYON, c'est-à-dire, à

tout le monde.

R. L. Dupuy

Type d'arbre « Quenouille »

ARBRES FRUITIERS FORMÉS

Certaines espèces fruitières, le **Poirier** et le **Pommier** notamment, ont l'avantage de pouvoir être transplantés en sujets déjà âgés, dont la charpente a été formée en pépinière.

La fructification de tels arbres, prêts à produire, se trouve encore accrue par la transplantation qui provoque un arrêt de croissance favorisant la mise à fruits.

Ainsi, l'amateur n'a pas à attendre plusieurs années, ni à effectuer les premières tailles un peu spéciales que nécessite une formation judicieuse.

Parmi les nombreuses formes connues, la quenouille est celle qui convient le mieux dans la plupart des cas.

Elle se rapproche en effet suffisamment du port naturel de l'arbre dont la végétation demeure normale, et ne risque pas d'être anéantie par une erreur ou une absence de taille.

De plus, ses dimensions réduites lui permettent de trouver place dans les plus petits jardins. Un écartement de 3 mètres est suffisant.

Nous garantissons formellement que tous les sujets offerts sont de tout premier choix, indemnes de toute maladie et qu'ils porteront des boutons à fleurs au plus tard l'année suivant la plantation.

« COLIS A »

5 POIRIERS QUENOUILLES
greffés, à maturité précoce, comprenant :

André Desportes, fin juillet.
Beurré Giffard, début juillet.
Beurré d'Amanlis, septembre.
Docteur Guyot, début août.
William, août.

« COLIS B »

5 POIRIERS QUENOUILLES
greffés, à maturité tardive, comprenant :

Bergamotte Esperen, mars à mai.
Louise Bonne, début octobre.
Duchesse d'Angoulême, fin octobre.
Doyenne du Comice, novembre.
Royale d'Hiver, décembre.

Chaque colis est expédié franco de port et d'emballage au prix spécialement avantageux de **1.285 francs**, dans toute la France Continentale.

Paiement par mandat-lettre ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais de remboursement en plus : **45 francs**).

Marque déposée

ÉTABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN

St-Genis-Laval près **Lyon** (Rhône)
Compte Postal 918-45 Lyon

Marque déposée

Aux commandes de plusieurs colis nous ajoutons gratuitement **en prime exceptionnelle** un fort sujet greffé du pêcher nouveau de qualité « PECHE DEMEURE ». Ainsi, nos clients auront la possibilité de faire, **sans aucune dépense**, l'essai de cette remarquable nouveauté.

Une notice guide de plantation est jointe gratuitement sur demande aux envois.

Ces colis peuvent également être expédiés en AFRIQUE DU NORD et en CORSE, mais **uniquement par avion,** ce qui assure leur arrivée en parfait état. Les frais supplémentaires d'avion (200 francs par colis) sont ajoutés au prix du colis et doivent être joints au paiement.

ROULEZ LA NUIT EN TOUTE SECURITE

même dans le brouillard

Prenez les virages en pleine lumière, grâce au

PIVOPHARE RAYMOND

reste fixe

seule le faisceau lumineux s'oriente du volant

EN VENTE PARTOUT ET AU C.C.E.P.

198, Bd VOLTAIRE-PARIS-VOL. 02-50 16 lignes group.

6me ANNÉE — NUMÉRO 225

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

4 FÉVRIER 1950

DEUIL MILITAIRE AUX ÉTATS-UNIS

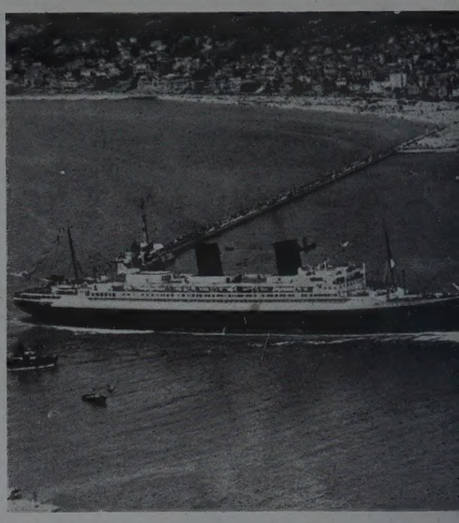
Les Etats-Unis ont accordé d'exceptionnels honneurs funèbres au général Henry Arnold, ancien commandant en chef de l'armée de l'air américaine, dont la dépouille mortelle, que l'on voit ci-dessus exposée en la cathédrale de Washington, repose maintenant au cimetière national d'Arlington. Le général Arnold était en 1946, lors de sa retraite, le seul général américain d'aviation à porter cinq étoiles. Phot. Acmé.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

A NEW-YORK, la construction du vaste building des Nations Unies se poursuit très activement à Manhattan, dans la 42e rue, et ces deux architectes, de leur bureau d'études, assistent à la lente montée des bâtiments.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

M. THOMAS DELHER, ministre de la Justice du gouvernement de Bonn, ayant déclaré à Hambourg que la France était responsable de la guerre de 1914 et de la naissance de l'hitlérisme, M. A. François-Poncet a vivement protesté près du chancelier Adenauer, qui, par une lettre rendue publique, a désavoué M. Delher.



AU HAVRE, le paquebot *Ile-de-France* a été désarr provisoirement par la Compagnie Transatlantique raison de l'attitude des marins et du personnel à bor qui ont empêché le départ pour New-York à l'heure fixé

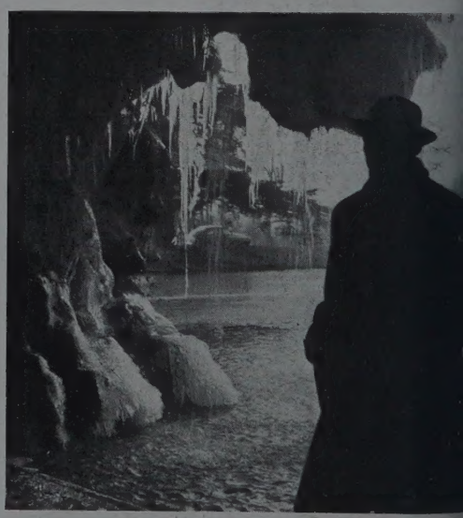
A GILLINHAM, trois hommes de l'équipage du sous-marin *Truculent,* englouti dans l'estuaire de la Tamise, ont été inhumés avec les honneurs militaires et en présence de leur commandant au cimetière de la ville.

A WASHINGTON, le général Omar Bradley (à gauche) s'entretient avec le sénateur McMahon et le chef du Comité de liaison avant de présenter son rapport ultra-secret à la Commission de l'Energie atomique du Congrès.

A ISTAMBOUL, plusieurs milliers d'étudiants sont groupés non loin de la statue de Kemal Atatur l'ancien chef de l'Etat, et ont réclamé avec véhémen le retour à la Turquie de l'île méditerranéenne de Chypr

A PARIS, l'ambassadeur de l'Inde, S. E. Singh Malik, après lecture d'un message à ses compatriotes du pandit Nehru, hisse le drapeau national pendant une cérémonie à l'occasion de la proclamation de la République indienne.

A BERLIN, des incidents ont surgi à la suite de la reprise par les Américains des locaux de la direction des chemins de fer contrôlés par les Russes. Ceux-ci ont riposté par un blocus larvé des communications.



A PARIS, la vague de froid qui a déferlé sur tout la France s'est fait sentir assez sévèrement et, entr autres spectacles hivernaux fort pittoresques, la cascad du bois de Boulogne s'est agrémentée de stalactite

LA SEMAINE

SOFIA, des obsèques nationales ont été faites au résident du Conseil, M. Vassil Kolarov, qui a succombé une longue maladie. Compagnon de Dimitrov, il avait ué un grand rôle dans la révolution communiste.

TOKIO, le premier ministre, M. Yoshida, prenant parole à une réunion du comité exécutif chargé de éparer le Congrès du parti gouvernemental, a demandé nion des conservateurs : libéraux et démocrates.

PARIS a eu lieu l'audience solennelle d'installation s juges consulaires. Le président du Tribunal civil, Rousselet (à droite), se rend du palais de Justice Tribunal de commerce, précédé de deux huissiers.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'INDÉPENDANCE, pour les peuples aussi bien que pour les individus, est le plus souhaitable des biens. C'est aussi, de tous les biens, celui qui coûte le plus cher. La plupart des peuples qui, dans ces dernières années, ont obtenu, conquis ou retrouvé l'indépendance politique ont, avec étonnement, découvert que la première manifestation de l'indépendance était l'impôt sur le revenu. La première de cet ordre, et non la seule. Qu'à cela ne tienne ! Le fardeau de la liberté se porte plus allégrement que celui de la servitude.

Le peuple indien vient d'inaugurer ses nouvelles destinées en se donnant une constitution. Même isolée de ses marches, c'est-à-dire des vastes régions limitrophes, la péninsule indienne comporte une population supérieure en nombre à celle de l'Europe occidentale. Cette population n'est pas homogène : on le sait ou on l'imagine. L'idée qu'une pareille masse humaine se trouve désormais pourvue d'une constitution sage et de ce type que l'on dit démocratique, l'idée que chaque groupe ethnique jouira de ses libertés particulières, sous le couvert et sous le contrôle de l'Union, l'idée que cette société composite, naturellement impatiente du joug étranger, va se donner elle-même ses lois, s'imposer elle-même ses contraintes, autant d'idées, somme toute, dont peut se réjouir l'observateur formé puis mûri dans le climat de la franchise.

Une autre idée nous retient et nous rassure, c'est que, pour indépendante qu'elle se trouve, l'Inde nouvelle accepte de garder son rang dans une communauté de peuples, dans une communauté que l'on disait, hier encore, britannique et à laquelle, maintenant, on s'abstient, par tact et par juste courtoisie, de donner qualification. N'importe ! quelle nation, aujourd'hui, s'avisera de rester seule ? La prudence commande aux nations de s'associer, dans le dessein de créer ou de confirmer un système d'équilibre. On parlait, autrefois, de l'équilibre européen. Il nous faut songer, maintenant, à l'équilibre planétaire.

C'est donc de bon cœur que je salue cette Inde nouvelle. La constitution qu'elle s'est donnée me semble raisonnable ; j'y vois un thème d'espoir. Ce qui m'intéresse assurément davantage, c'est que l'Inde peut se présenter fièrement devant le tribunal des peuples, parce qu'elle a des répondants.

Il existe, de par le monde, certains peuples qui sont nombreux, puissants, riches et peut-être redoutables, mais que je plains de tout mon cœur parce qu'ils n'ont pas d'avocats, j'entends parce qu'ils n'ont pas engendré jusqu'ici de ces hommes dont la gloire est reconnue et célébrée par toutes les autres nations.

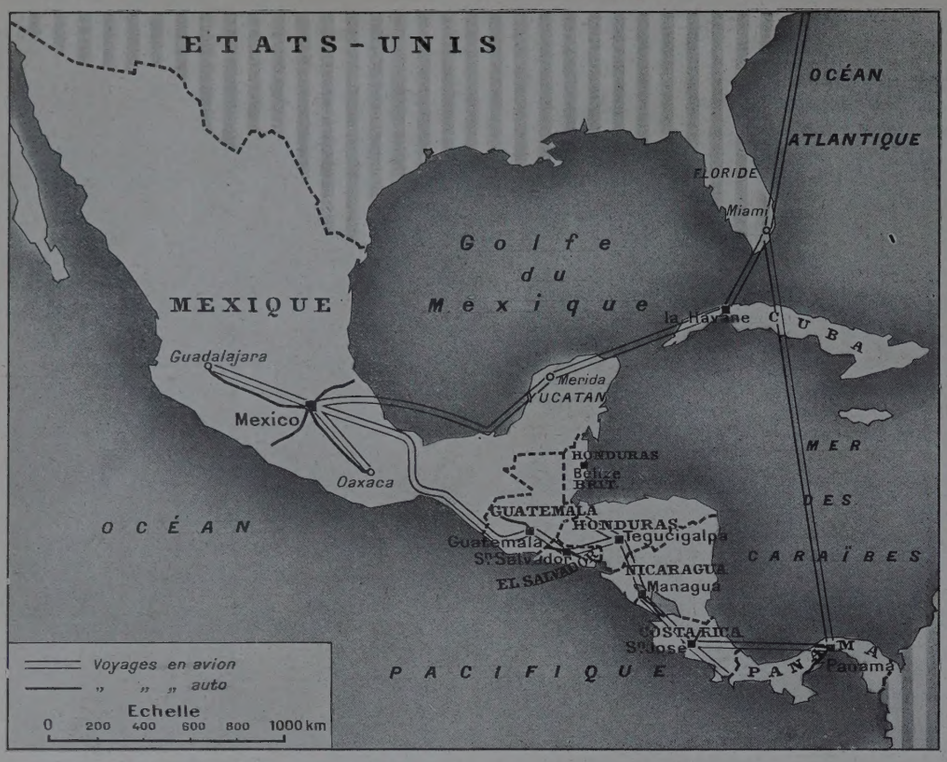
En revanche, appelons au hasard trois petits pays : la Norvège, par exemple, et l'ombre d'Ibsen se dresse. Le Portugal ? Et nous entendons aussitôt la voix musicienne de Camoëns. Nommons-nous les Pays-Bas ? Erasme et Rembrandt se présentent et ils ne sont pas les seuls. Je ne fais pas un palmarès : j'imagine que l'on m'a compris.

J'ai rencontré des Indiens tout à fait remarquables : des médecins, des musiciens, des philosophes, des artistes. En ce qui concerne l'avenir de ce grand pays, je me sens donc rassuré. Il y a quelque vingt ans, l'Inde pouvait inspirer déjà le respect à tout homme réfléchi. Et pourquoi donc ? Parce que la péninsule de l'Hindoustan nourrit, tant bien que mal, plus de trois cent cinquante millions d'hommes ? Non, mais plutôt parce que l'Inde avait offert au monde entier Rabindranath Tagore et le Mahatma Gandhi.

★

J'ai connu Tagore, ayant eu la chance de passer, en sa société, une semaine chez Romain Rolland, il y a longtemps déjà. Je l'ai connu et j'ai lu ses ouvrages. Ce n'était pas, à mon regard, un poète du premier rang ; c'était toutefois un homme admirablement représentatif. Il m'a semblé, pendant nos entretiens, qu'il était quelque peu jaloux de Gandhi. Noble jalousie, somme toute ! Car Gandhi était un saint et la mort a fait de lui un martyr. Quelle âme bien née ne serait jalouse et d'un saint et d'un martyr ?

Le Pandit Nehru nous apparaît, aujourd'hui, comme l'héritier d'une belle tradition. Que son pays possède un appareil politique efficace, voilà qui est satisfaisant ; mais que ce pays se montre capable de produire des élites, voilà ce qui peut réconforter et réjouir l'âme d'un chef. Car la valeur d'un peuple, aujourd'hui comme hier et comme toujours, se mesure au mérite de ceux qui peuvent témoigner pour lui dans l'histoire et dans la légende.



POUR SON VOYAGE DE NEW-YORK A PANAMA, PAR MIAMI ET MEXICO EN SEPT SEMAINES, ET DE PANAMA A NEW-YORK EN QUELQUES HEURES, JACQUES KAYSER A CIRCULÉ PRESQUE TOUJOURS EN AVION. IL Y A PEU D'ANNÉES ENCORE, PARCOURIR UN TEL ITINÉRAIRE AURAIT EXIGÉ DE LONGS MOIS.

DU MEXIQUE AU CANAL DE PANAMA

★

Nous publions le premier des articles que notre collaborateur Jacques Kayser rapporte d'un long périple qu'il vient d'effectuer à travers les États de l'Amérique centrale. Au cours de ce voyage, il a pris contact, au titre d'envoyé spécial de FRANCE-ILLUSTRATION, avec nombre de personnalités dirigeantes de ces Républiques. C'est ainsi qu'il a obtenu, à l'intention de nos lecteurs, des déclarations émanant des présidents de la République du Mexique, du Guatemala, du Honduras, du Costa-Rica, du Panama, du général Somoza, ancien président, ministre de la Guerre du Nicaragua et du Conseil du gouvernement révolutionnaire du Salvador.

Notre collaborateur a recueilli, on le verra, d'intéressantes observations et une documentation photographique originale touchant la vie des Indiens et l'effort économique et social qui se développe dans ces Républiques du Centre-Amérique.

UNITÉ ET DIVERSITÉS

De la frontière septentrionale du Mexique jusqu'au canal de Panama, autour d'un axe largement incurvé de 4.000 kilomètres, le continent américain se rétrécit, se tord et semble hésiter sur la direction à prendre avant de mettre résolument cap au sud.

Large de plus de 1.300 kilomètres aux confins des Etats-Unis, il n'a plus que 70 kilomètres à l'endroit où Ferdinand de Lesseps fixa les premiers plans pour le percement de l'isthme.

Ce vaste territoire ne présente ni unité physique ni unité politique.

Depuis le sud des Etats-Unis, sept Etats se succèdent autour de l'axe américain. D'abord le Mexique, dont la superficie totale de près de 2 millions de kilomètres carrés est plus de trois fois et demie celle des six autres Etats réunis (ces derniers ensemble ont une superficie à peu près égale à celle de la France).

Plus de 33 millions d'habitants vivent dans ces immenses espaces, dont plus des deux tiers au Mexique. Mais cette population est très inégalement répartie, et, si sa densité est d'environ 100 habitants au kilomètre carré au Salvador, elle n'atteint pas 10 habitants au kilomètre carré au Honduras et au Nicaragua.

J'ai successivement parcouru le Mexique, le Guatemala, le Salvador, le Honduras, le Nicaragua, le Costa-Rica et le Panama. J'ai visité des villes et des villages dans les étroites régions côtières torrides et luxuriantes comme sur les plateaux au climat plus clément. J'ai survolé et traversé des étendues de forêt vierge. Je me suis arrêté dans de grandes plantations de café et de bananes. J'ai surplombé, longé, approché des volcans dont les cratères ne connaissent jamais un repos durable. J'ai rencontré les plus hautes personnalités politiques de ces sept Républiques ; j'ai pris la parole dans chacune des capitales, où l'accueil que me réservaient les milieux universitaires m'a démontré la pérennité du prestige culturel français en dépit des menaces

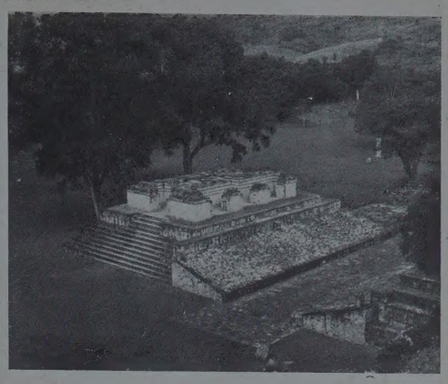
AU-DESSUS DE CHOLULA DEUX VOLCANS DRESSENT LEURS CIMES, LE POPOCATEPETL ET L'IXTACCIHUATL.

UNE CLASSE DU COLLÈGE FRANCO-MEXICAIN DU GUADALAJARA QUI REÇOIT BEAUCOUP D'ÉLÈVES.

NOMBRE D'INDIENS FRÉQUENTENT LE MARCHÉ DU DIMANCHE A CHICHICASTENANGO, AU GUATEMALA.

constantes dont l'enseignement de notre langue est l'objet. J'ai apprécié partout la solidité de la présence française, qu'elle émane d'une colonie nombreuse comme à Mexico ou de quelques isolés comme à Tegucigalpa. Enfin j'ai tenté de comprendre par une vision directe la nature des problèmes que posait l'existence des masses indiennes qui, au Guatemala par exemple forment la majorité.

De ce voyage beaucoup trop rapide je rapporte peu de certitudes, mais une foule d'impressions. Le récit que je vais entreprendre au cours des prochains articles sera forcément subjectif et superficiel. Je ne prétends pas avoir « découvert » ces pays dans lesquels je passais pour la première fois. Mais chacun d'eux a fait naître en moi des impressions fortes, personnelles. Et ce sont elles, en tant que telles, que je vais tenter de décrire.



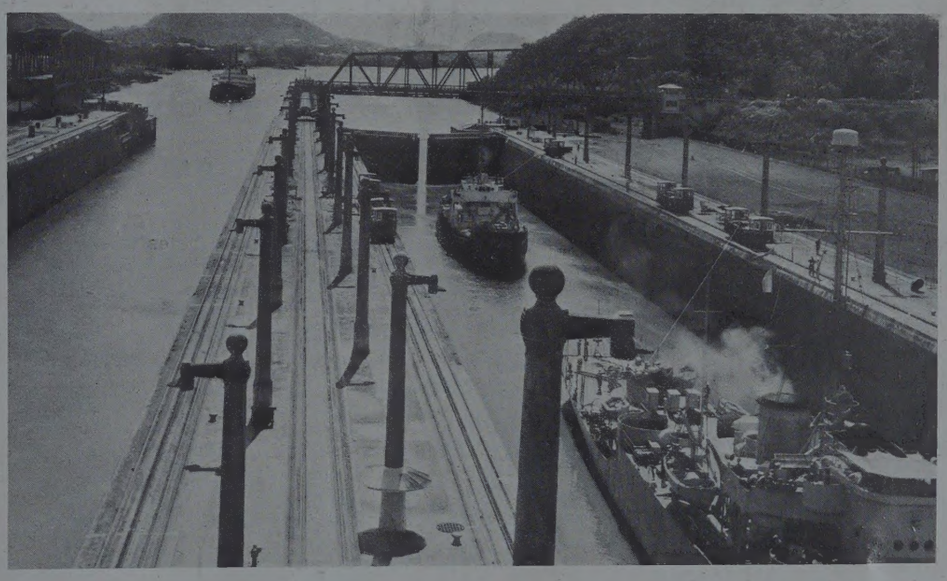
Le café est une des richesses des pays du Centre-Amérique. Un aspect des ruines mayas de Cogran (Honduras). A Palmar, Costa-Rica, les trains de bananes partent vers Golfito.

PRÉÉMINENCE DES ÉTATS-UNIS

Auparavant je voudrais marquer quelques traits qui m'ont semblé communs aux sept Républiques. Ce qui frappe d'abord ce sont les conséquences ostensibles de la proximité des U. S. A.

Les plus luxueuses voitures américaines encombrent les rues parfois très étroites des grandes villes, ces rues qui se coupent à angle droit et qui souvent ne se reconnaissent que par leur numéro. Il y a aussi en Amérique centrale des « cinquième Avenue » et des « 42e Rue » comme à New-York ! Les devantures lumineuses, le soir, irradient les noms des firmes américaines. Les boutiques — dont beaucoup portent des noms français — vendent surtout des articles américains. Dans les capitales, l'un des édifices les plus importants — après le palais du gouvernement, où sont groupés la plupart des ministères — est celui qui abrite le personnel de l'ambassade américaine. Jusque dans les villages reculés on connaît, au moins par les pancartes publicitaires, le coca-cola, ce qui n'empêche d'ailleurs pas une consommation bien trop considérable des alcools locaux.

C'est que les Etats-Unis trouvent dans ces pays des produits alimentaires qui leur sont utiles. Si, au Mexique, la présence économique et commerciale des Etats-Unis s'affirme par d'autres signes, dans les six Républiques elle s'exprime en tout cas par plus des trois quarts du chiffre total des importations et des exportations de ces pays. Importation de produits manufacturés. Exportation de café, de bananes, de cacao, de bois. Quand on saura que ces pays ne vivent que grâce à l'exportation de leur café et de leurs bananes, on comprendra aisément combien il est difficile à leur politique de ne pas suivre, le cas échéant, celle des Etats-Unis. D'autant plus que des étendues immenses ont été confiées à l'exploitation de l'United Fruit Company, qui, avec les moyens dont elle dispose, le personnel qu'elle emploie, les services qu'elle a créés pour les communications aériennes, ferroviaires, routières et surtout maritimes, pour les télécommunications, pour une organisation d'hygiène et d'assistance sociale moderne, constitue selon ses appuis « une puissance dans l'Etat » et, selon ses adversaires, « un Etat dans l'Etat ».



Canal de Panama : trois bateaux allant vers l'Atlantique vont franchir en même temps et dans le même sens, ce qui est rare, l'écluse de Miraflores, la plus proche du Pacifique.

INFLUENCE DE LA CULTURE FRANÇAISE

Cette prééminence, les Etats-Unis voudraient l'assurer aussi sur le plan culturel. Ils sentent contre eux de nombreuses et de vives résistances locales. Aussi abandonnent-ils la recherche de résultats immédiats et préparent-ils l'avenir en organisant chez eux des stages pour les jeunes intellectuels, les jeunes fonctionnaires, les jeunes techniciens.

Malgré cet appel — ou à cause de lui — on trouve, même dans les jeunes générations, des éléments qui aux côtés de leurs aînés, dont beaucoup ont fait leurs études en France, travaillent utilement à la défense de la langue française et souhaitent que notre pays démontre son existence et sa vitalité en nouant, renouant ou développant des relations au moins culturelles et commerciales.

Enfin, dans chacune des sept Républiques, quelle que soit la nature de leur régime, représenté pour les unes comme étant d'extrême gauche et, pour d'autres, dictatorial de droite, j'ai constaté une volonté certaine d'améliorer les conditions sociales de la vie du peuple. A côté de très grosses fortunes on rencontre une effroyable misère. A côté d'une élite vit une majorité d'illettrés. Les gouvernements, avec des fortunes diverses et plus ou moins de rapidité et d'ardeur, tentent d'introduire ou d'appliquer des réformes sociales, de lutter contre l'analphabétisme.

UNE FÉDÉRATION EST-ELLE POSSIBLE ?

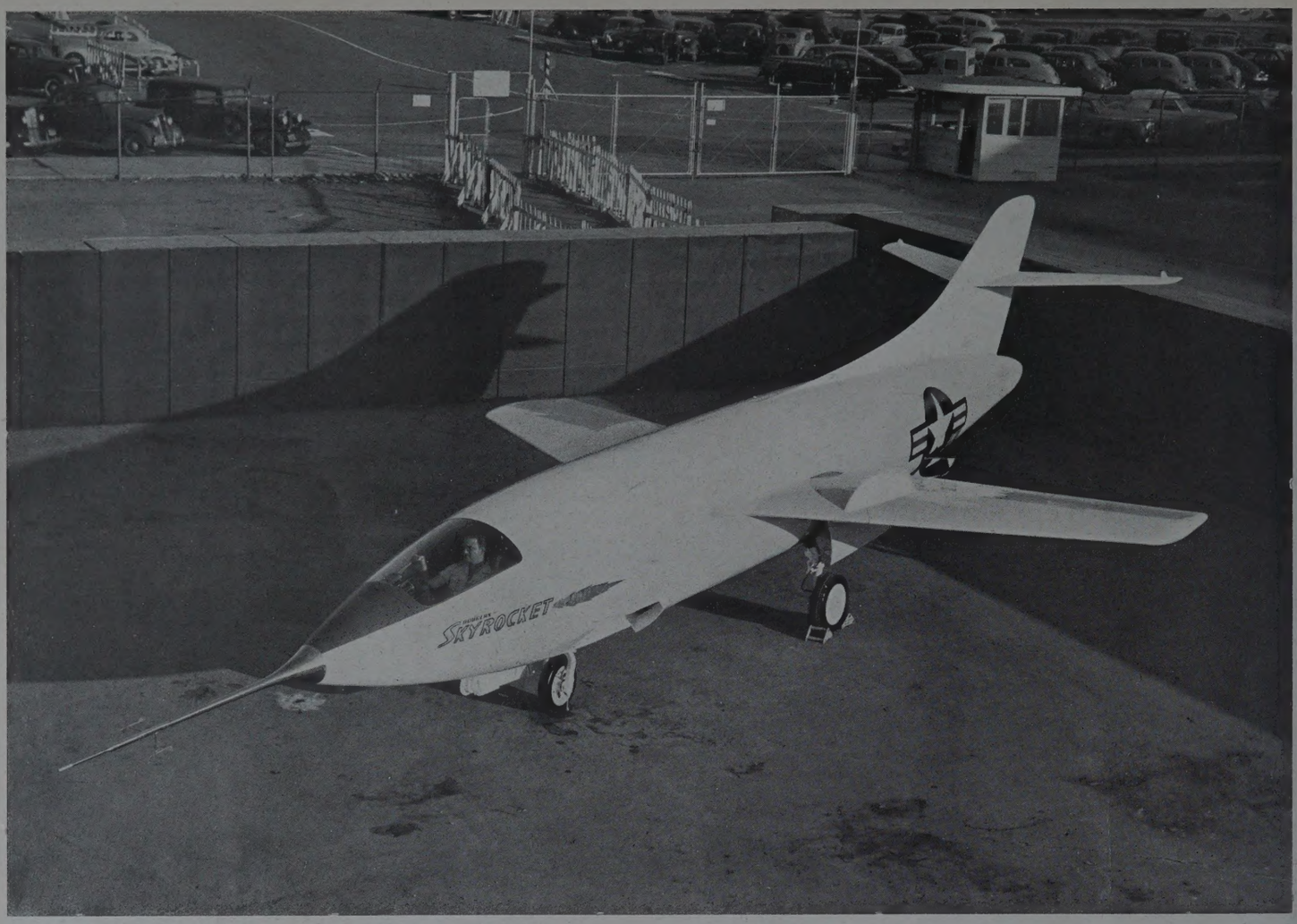
Si maintenant je fais abstraction du très grand Mexique, au nord, et de Panama, au sud, dont la vie est conditionnée par le « Canal », une des grandes données de la stratégie et de l'économie mondiales, je dirai que les cinq Républiques qui constituent le « Centre-Amérique » proprement dit, en dépit des conditions du climat, de la menace constante des éléments, de l'âpreté des luttes politiques, m'ont donné l'impression d'une sorte d'oasis... C'est qu'elles vivent en marge de la tornade des événements internationaux ; leurs problèmes habituels ne sont pas à l'échelle du monde. Le Mexique, Cuba, la République Dominicaine et la Colombie m'ont paru, peut-être à tort, être la limite de leurs préoccupations quotidiennes, directes et immédiates. Sur les affaires du reste du monde ces heureux pays ne réagissent que par contre-coup.

En quittant la France pour les parcourir j'avais le sentiment que je reviendrais en souriant du morcellement du « Centre-Amérique » en cinq Etats, dont certains ne sont pas plus grands que quelques-uns de nos départements réunis. Je pensais que je serais l'avocat d'une fusion centre-américaine. Mon séjour m'a au contraire prouvé que chacune de ces Républiques avait sa propre personnalité, pouvait répondre à une définition originale, qu'elle se distinguait des autres sur des plans essentiels. Mais ces divergences, ces oppositions qui s'expriment si légitimement par l'existence de cinq Etats pourront peut-être un jour ne pas empêcher un lien fédéral de se constituer.

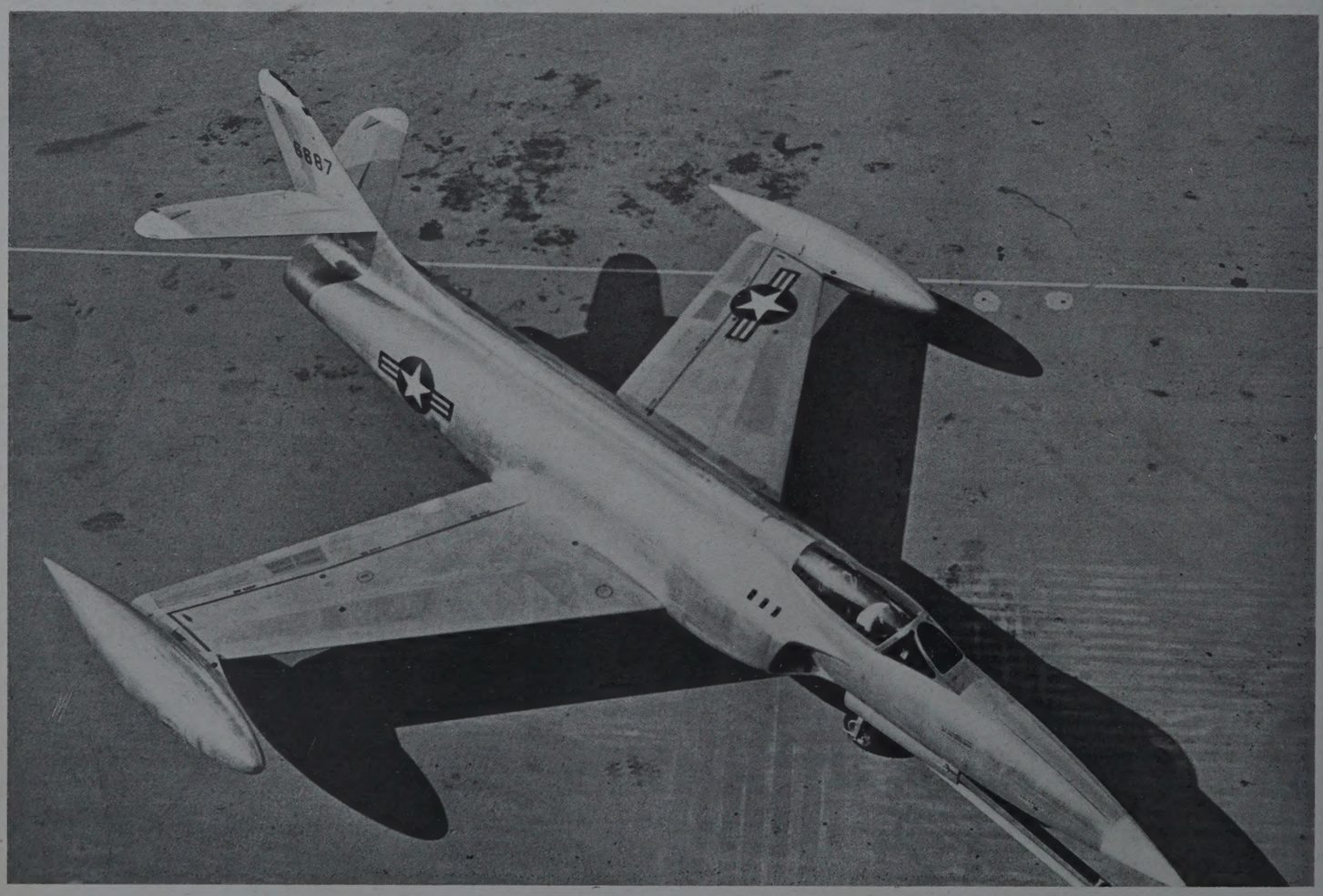
On y pense dans chaque capitale sans préjugé défavorable, et déjà le drapeau du Honduras porte en son centre cinq étoiles, les armoiries du Nicaragua, cinq volcans, préfiguration d'une association qui renforcerait assurément chacun de ses membres.

Jacques Kayser.

(A suivre.)



LE DOUGLAS « SKYROCKET », AVION EXPÉRIMENTAL AMÉRICAIN A TURBORÉACTEUR ET FUSÉE, QUI A DÉPASSÉ LA VITESSE DU SON DE PLUS DE 100 KM.-H.
LE LOCKHEED F-90, LE PLUS RÉCENT AVION DE CHASSE COMMANDÉ EN SÉRIE AU CONSTRUCTEUR DU « SHOOTING-STAR », DOIT DÉPASSER LES 1.100 KM.-H.



LE REPUBLIC XF-91, CHASSEUR AVEC MOTEURS-FUSÉES ENCADRANT LA TUYÈRE DU TURBORÉACTEUR.

RECORDS DE VITESSE ET CHASSEURS-FUSÉES

par CAMILLE ROUGERON

LE Bell X-1 a-t-il réellement atteint les 3.202 km.-h., comme l'a annoncé dans le *Los Angeles Times* M. Marvin Miles ? Bien que l'événement n'ait pas été confirmé, la nouvelle reste parfaitement vraisemblable. Il est certain que la vitesse du son a été depuis longtemps dépassée à plusieurs reprises, soit par le Bell X-1, avion expérimental à propulsion par fusée, commandé par ce qui était alors l'aviation de l'armée américaine, soit par le Douglas D-558 *Skyrocket*, avion à propulsion mixte, réaction et fusée, commandé par l'aviation de la marine, aujourd'hui fusionnée avec la première.

LE BELL X-1

Le Bell X-1, dénommé autrefois Bell XS-1, est un appareil expérimental déjà ancien, puisque cet avion-fusée a été commandé en 1945 par l'Army Air Force pour l'étude du domaine supersonique. Il a d'abord volé en plané, lâché d'une Superforteresse. Son premier vol au moteur date de décembre 1946. Le moteur-fusée, construit par la Reaction Motors, est alimenté à l'oxygène liquide et à l'alcool. Il donne une poussée totale de 2.722 kilos, chacun des quatre corps de fusée qui le composent pouvant être mis en marche séparément. La voilure a 8 m. 50 d'envergure; l'appareil pèse 6.350 kilos en charge.

La première version du Bell X-1 comportait une alimentation du moteur par mise sous pression des réservoirs d'oxygène et d'alcool par de l'azote ; la durée de vol à pleine puissance ne dépassait pas 2 minutes 30 secondes ; la vitesse maximum, 1.609 km.-h.; le plafond, 18.290 mètres et la vitesse ascensionnelle, 8.535 mètres minimum.

Sur les derniers exemplaires des cinq appareils construits la pompe d'alimentation à turbine permet d'alléger le poids de construction en supprimant les lourds réservoirs d'azote comprimé au bénéfice du comburant et du combustible. La durée de vol à pleine puissance passe alors à 4 minutes, la vitesse maximum devrait atteindre 2.736 km.-h., le plafond, 24.380 mètres et la vitesse ascensionnelle, 13.715 mètres minimum.

M. Symington, secrétaire d'Etat à l'Air, avait déjà annoncé le 10 juin 1948 que le Bell X-1, dans sa première version, avait déjà dépassé de plusieurs centaines de kilomètres-heure la vitesse du son. En janvier 1949, M. Lawrence D. Bell, le constructeur, a pu affirmer que les performances du contrat avaient été atteintes, d'où l'on avait déduit que les 2.736 km.-h. prévus lors de la construction avaient bien été obtenus.

Les résultats très différents annoncés ou atteints par le Bell X-1 s'expliquent évidemment par les conditions des essais. Le gain énorme de vitesse, de 1.609 à 2.736 km.-h., lorsqu'on conserve un moteur de même poussée et qu'on se borne à supprimer les lourdes bouteilles d'azote pour relever le poids de combustible et de comburant s'explique par le relèvement du plafond. Au cours des deux minutes et demie de rayon d'action permises par la première version l'appareil n'avait pas le temps de monter assez haut ; avec les quatre minutes de la deuxième version il se trouve dans un air assez peu dense pour que la même poussée lui assure un gain de vitesse de plus de 1.000 km.-h. Entre les 12.000 mètres où se tiennent les chasseurs à réaction et les 24.000 mètres où accède le Bell X-1 la densité de l'air décroît dans le rapport de 7 à 1 ; la résistance à même vitesse diminue d'autant. C'est pourquoi le Bell X-1 parvient aisément à ces vitesses extraordinaires dès qu'on lui donne le temps de monter, avec une poussée qui n'est pas plus élevée que celle d'un turboréacteur ordinaire, mais indépendante de l'air ambiant et de l'altitude.

LE DOUGLAS « SKYROCKET » ET LES CHASSEURS A PROPULSION MIXTE

Les performances du Bell X-1, comme celles de son successeur actuellement en construction, ne doivent pas faire oublier les résultats moins sensationnels atteints par d'autres appareils dont les formules ont déjà été retenues pour les plus récents des avions de chasse américains en essais.

Le Douglas D-558-2 *Skyrocket*, dont on a fait connaître récemment qu'il a dépassé la vitesse du son d'une centaine de kilomètres-heure au voisinage du sol et sur route horizontale, est l'aboutissement d'une étude conduite à l'origine par l'aviation de l'U. S. Navy. Le D-558-1 *Skystreak* fut commandé dès 1945, achevé en 1947, et enleva par deux fois le record de vitesse en août de la même année par 1.031 et 1.047 km.-h. Le *Skyrocket* est un développement du *Skystreak*, avec voilure en flèche et addition au turboréacteur du premier d'un moteur-fusée Reaction Motors du même type que celui qui équipe le Bell X-1. Le *Skyrocket* a 7 m. 62 d'envergure et doit être d'un poids voisin du X-1.

La différence entre la vitesse ainsi annoncée pour le *Skyrocket*, 1.325 km.-h. au moins, et celle du X-1 illustre l'effet de freinage des basses couches de l'atmosphère. La poussée des deux moteurs du premier, un turboréacteur Westinghouse 24-C et un moteur-fusée 6.000 C-4 de la Reaction Motors, est au moins double de celle qui propulse le second. Cependant, celui-ci atteint une vitesse deux fois plus élevée, mais vers 24.000 mètres.

Le recours à la propulsion par fusée pure, si elle permet d'augmenter le poids de combustible emporté et d'atteindre par le jeu de la montée en altitude les 3.000 à 4.000 km.-h., ne résout pas le problème de la durée de vol exigée à tort ou à raison d'un chasseur d'interception et d'un chasseur d'accompagnement. L'addition du turboréacteur, de consommation vingt fois plus faible pour la même poussée, y réussit parfaitement. Les caractéristiques et performances complètes du *Skyrocket*, qui n'est d'ailleurs qu'un appareil expérimental, n'ont pas encore été publiées. Mais on ne se trompera guère en lui attribuant, avec le seul recours au turboréacteur, la vitesse de plus de 1.000 km.-h. au sol et le plafond de 13.000 à 14.000 mètres qui sont atteints par les chasseurs de même poids et de même puissance. Sur le *Skyrocket* ce turboréacteur est là pour la croisière à grande altitude, d'où l'on doit pouvoir passer instantanément, pendant la minute environ de fonctionnement à toute puissance du moteur-fusée, à des valeurs beaucoup plus élevées de la vitesse et du plafond.

Entre l'appareil à turboréacteur du type des « Shooting Star » qui traversent l'Atlantique et celui à moteur-fusée qui va deux fois plus vite et monte deux fois plus haut, mais ne vole que quelques minutes, la combinaison des deux modes de propulsion permettra l'amélioration indispensable des performances de l'avion de chasse, qui sont aujourd'hui presque atteintes par les bombardiers multiréacteurs. Suivant le dosage de l'un et de l'autre on aura des avions d'interception à très court rayon d'action à peine différents du Bell X-1 et qui devraient rejoindre l'adversaire aussi vite qu'un obus ; des avions de « pénétration » qui prendront la place de l'aviation « tactique » ; des avions d'accompagnement qu'il sera difficile de doter de performances comparables à celles des intercepteurs dont ils devront bloquer les attaques.

L'adoption du turboréacteur par l'ensemble des avions militaires tendait à leur donner des performances très voisines dans une zone de vitesses comprise entre 1.000 et 1.100 km.-h. et dans une zone de plafonds allant de 13.000 à 15.000 mètres. L'exemple des avions expérimentaux tels que le X-1 et le *Skyrocket* montre que ces chiffres vont pouvoir s'étaler sur des milliers de kilomètres-heure et des dizaines de milliers de mètres. L'évolution se fera très probablement au bénéfice de l'avion de chasse le plus rapide, l'intercepteur qui surclassera tous les autres appareils.

LE DOUGLAS « SKYROCKET », AVION SUPERSONIQUE DE LA MARINE AMÉRICAINE EN VOL.

Ci-contre : Mme et M. Morales (Panama) saluent le président et Mme Auriol. — Ci-dessous : M. Bidault et Mgr Roncalli. — Le général Grossin, le général Ichtchenko et M. Max Lejeune.

LES DIPLOMATES A L'ÉLYSÉE

Le palais de l'Elysée brillait, l'autre soir, d'un éclat tout particulier à l'occasion du grand dîner de début d'année qu'offraient le président de la République et Mme Vincent Auriol en l'honneur du corps diplomatique. Gardes républicains en grand uniforme, valets de pied en habit à la française et huissiers en tenue de gala assuraient un service impeccable. Deux orchestres se firent discrètement entendre au cours du dîner auquel avaient été conviés S. Exc. le nonce apostolique, les ambassadeurs, ministres et chargés d'affaires des nations étrangères, le président du Conseil, les membres du gouvernement, des personnalités parlementaires et les hauts fonctionnaires du Quai d'Orsay. La réception qui suivit rassembla dans les salons de l'Elysée une assistance de choix où les robes de soirée se mariaient heureusement aux habits noirs et aux chamarrures des uniformes militaires. M. et Mme Vincent Auriol, secondés par les membres des maisons civile et militaire de la présidence, se dépensèrent avec autant de bonne grâce que de tact auprès de leurs hôtes, qui emportèrent le souvenir d'une soirée très réussie.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

Le colonel baron Sirtema Van Grovestins, attaché militaire des Pays-Bas, et sa fille.

Ctesse de Fleurieu et M. Joxe, directeur des Relations culturelles au Quai d'Orsay.

Mme Roger Seydoux avec M. A. Parodi, le secrétaire général du Quai d'Orsay.

Mme et M. Ismail Mazloum, attaché d'ambassade (Egypte), et Mme Aly Chawkry bey.

LES TRÉSORS DE REIMS

INCISION DES YEUX, CHEVELURE EN VOLUTES, CE MASQUE GOTHIQUE PORTE LA FACTURE IONIENNE DE LA CATHÉDRALE.

CES STATUES XIIIe SIÈCLE ORNAIENT, DANS LA VIEILLE RUE DU TAMBOUR, LA MAISON DES MUSICIENS DÉTRUITE EN 1914.

PAR RAYMOND LÉCUYER

Voilà bien des années que l'on peut considérer le musée de Reims comme l'un des mieux pourvus de la province française. Mais il faut reconnaître que longtemps ses richesses ne furent pas présentées à leur avantage. La réforme due à MM. J. Jaujard et Salles, qui est là comme dans nombre d'autres villes activement menée, donne les plus satisfaisants résultats, et l'on peut affirmer que bientôt l'ordonnance des collections municipales sera digne d'une vieille capitale, parée de si grands et si nobles souvenirs.

En 1748 l'idée d'instituer à Reims une école de dessin et de peinture vint à un M. Levesque de Pouilly et à trois de ses compatriotes : l'organisation et la direction de l'école furent confiées à Antoine Ferrand de Monthelon, dont les talents de peintre et de professeur étaient hautement estimés. Quatre ans plus tard Ferrand de Monthelon mourait dans la soixante-quatrième année de son âge : il léguait à la ville les collections qu'il avait formées au cours de ses voyages en France, en Italie, en Allemagne — plus de huit mille dessins qui dans son esprit devaient servir de modèles aux élèves, la copie d'originaux étant l'un des dogmes de l'enseignement du dessin à cette époque.

Cette fondation et cette donation autorisent certains érudits à considérer que la création du musée de Reims date de 1752. A parler franc, je ne partage pas cette opinion. On peut estimer que le musée proprement dit ne fut constitué que sous la Terreur, grâce à l'abbé Bergeat, qui joua à Reims un rôle analogue à celui d'Alexandre Lenoir à Paris : à force de patience, de ténacité, de tact, de courage, il parvint à mettre hors de la main des vandales nombre d'épaves de monuments détruits, d'églises ou d'abbayes pillées ou supprimées. C'est à lui, par exemple, que l'on doit le sauvetage du célèbre sarcophage de Jovin, qui était placé à Saint-Nicaise. Disons tout de suite que les cruelles mutilations que la guerre de 1914-1918 a infligées à Reims sont venues accroître le fonds du musée lapidaire créé jadis par Bergeat. Ce qui avait été sauvé en 1793, ce qui a pu être, il y a trente ans, préservé de l'anéantissement permet de comprendre la profonde et charmante originalité de la sculpture rémoise du moyen âge, sur laquelle d'ailleurs tant d'excellentes pages ont été écrites.

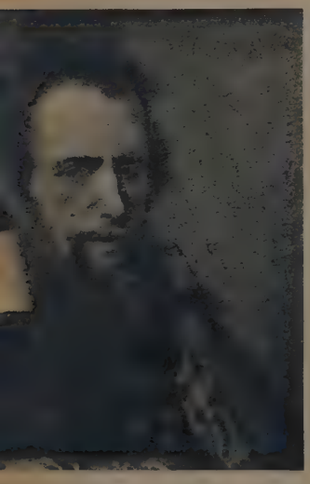
Quel que soit l'avis que l'on ait sur la date de naissance du musée, il n'en reste pas moins vrai que le legs d'Antoine Ferrand de Monthelon a été pour Reims une inestimable bonne fortune et demeure un authentique trésor. Trésor qui, entre parenthèses, faillit être dilapidé obscurément : une partie des précieux cartons ne fut retrouvée qu'en 1835 dans les greniers de l'hôtel de ville !

Autre bonne fortune qui ne contribue pas peu à l'intérêt du musée de Reims : au XIXe siècle lui fut dévolue une suite de toiles peintes provenant de l'hôtel-Dieu. Etudiées scrupuleusement par L. Pâris dès 1843, elles constituent — on l'a dit et on ne saurait trop le répéter — un « ensemble unique en Europe ». Etaient-elles avant tout, comme on l'affirme aujourd'hui, des « cartons », des modèles pour tapissiers ? Servirent-elles, comme on l'a cru longtemps, employées telles quelles, de décors pour la mise en scène des mystères que jouaient à Reims les confréries de la Passion au parvis Notre-Dame — sur lequel s'ouvraient les portes de l'hôtel-Dieu ? Toujours est-il qu'outre leur intérêt plastique elles offrent un intérêt

Dans la collection de Monthelon, léguée a la ville en 1752, figurent ces deux crayons de Cranach : Jean Frédéric le Magnanime et un de ses fils...

... ainsi que les portraits de Jeanne d'Albret, a gauche, et de Marguerite de Valois. (Ecole de Daniel Du Monstier, portraitiste des rois de France.)

« Le Siège de Béthulie », une des vingt-trois toiles peintes pour les tapisseries de l'histoire de Judith et qui sont de précieux documents sur le moyen age.



Eustache de la Salle, portrait par Nicolas Moelon (1613).

Alexandre-François Desportes (1661-1743), que Louis XIV nomma peintre de sa vénerie, fit cette composition pour la série des tapisseries des Indes.

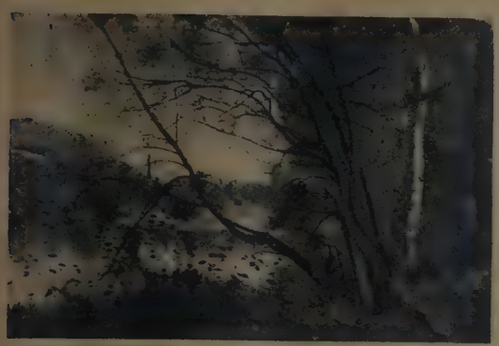
« Petite Reine »... Cette toile, d'une minutieuse préciosité, est l'une des belles œuvres d'un des meilleurs artistes rémois, Lié Louis Perin (1753-1817).

documentaire considérable ; elles livrent une quantité de renseignements sur les coutumes, les mœurs, les conceptions du siècle où elles furent exécutées. Brossées à la tempera sur grosse toile — subjectile que l'artiste a eu soin parfois de ne pas couvrir — elles sont généralement traitées en grisaille, mais des couleurs simples et franches réchauffent çà et là ce camaïeu. Dans le parti pris pictural, comme dans la manière de traiter les figures, qui sont presque toujours de grandeur naturelle, il semble qu'il y ait de fortes réminiscences de l'art des verriers.

Quinze portraits qui ont fait partie du legs Monthelon sont également une rareté insigne. Peints sur papier — selon une technique qu'au siècle dernier E. Degas devait réinventer — ils représentent pour la plupart des membres de la famille des Electeurs de Saxe. Dix d'entre eux sont considérés comme étant de la main de Cranach le Vieux ; deux sont attribués à Cranach le Jeune ; un serait le portrait de John Morus par Holbein. Ensemble d'autant plus précieux que les écoles germaniques sont très peu et très imparfaitement représentées dans nos collections provinciales. Avec son goût éclectique et sûr, Monthelon avait pris soin de recueillir aussi quelques-unes des vivantes effigies dues à Daniel du Moustier ou à ses proches élèves, et cette perspicacité nous vaut quelques feuillets d'histoire de France.

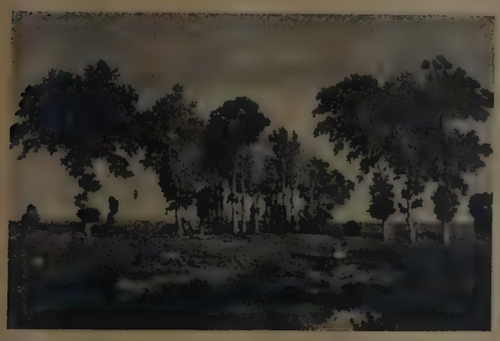
Le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle sont très honorablement représentés. Le portrait d'Eustache de La Salle, par Nicolas Moelon, est avec raison réputé. Le tableau de Mathieu et Louis Le Nain, *Vénus dans la forge de Vulcain*, a figuré dans des expositions parisiennes. Bonne place a été faite — et c'est justice — à un artiste régional, Louis Perin, qu'on appelle parfois Perin-Salbreux, et qui vécut de 1753 à 1817. Quant à Desportes, c'est un de ces artistes célèbres qui sont

H. Daumier. « Portrait du peintre J. Dupré. »

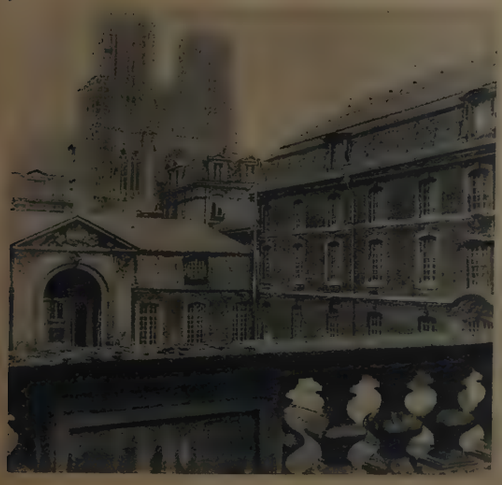


Corot. « L'Etang a l'arbre penché. »

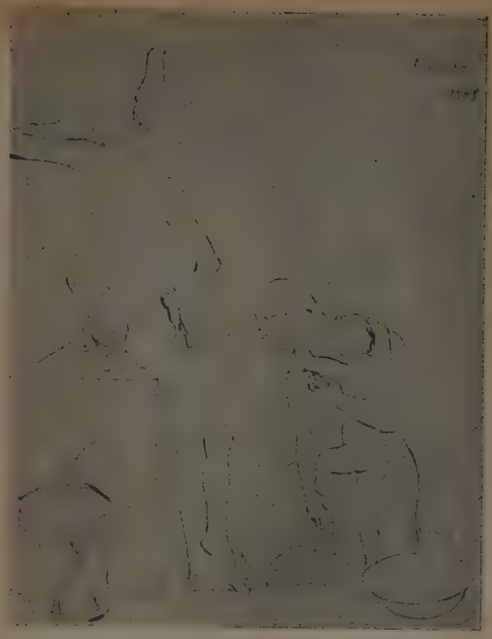
J.-F. Millet. « L'Enfant endormie. »



Th. Rousseau. « La Mare. »



La cathédrale de Reims : vue prise de la galerie de la cour d'honneur du musée.



Deux œuvres de Picasso : « la Femme au grand chapeau » (1904) et « le Bain » (période bleue). « L'Enterrement du clown », une des compositions en papiers découpés de Matisse, fait partie d'un volume de planches de luxe offert par le maitre au musée de Reims.

tout de même dans une certaine mesure des ignorés.

Grâce à de généreux et nombreux legs, grâce aussi au regretté Paul Jamot, qui veillait avec une tendre sollicitude sur les destinées du musée de Reims, un ample butin d'œuvres du XIXe siècle a été réuni. Dans cet ensemble Corot tient une place royale, ce dont personne ne se plaindra. Je note que Lépine n'a pas été oublié, ni Millet, et que Renoir est présent, lui qu'il est peu fréquent de rencontrer dans nos musées de province.

La peinture française de notre siècle n'est pas tenue à l'écart des collections rémoises, bien au contraire. Dans cette heureuse contrée la vigne fait fleurir le mécène : aussi la ville peut-elle s'offrir des luxes interdits à des cités moins privilégiées. Deux importants et intéressants tableaux de Picasso évoquent deux périodes de la production du peintre où celui-ci consentait à rester lisible. *L'Enterrement d'un clown* atteste l'apport de Matisse dans l'illustration contemporaine. Et, si j'en crois un ami bien informé, une toile de Braque figurera incessamment dans les galeries de la rue de Chanzy. Une de nos plus antiques représentantes de l'art ancien a la coquetterie, comme l'on voit, de se montrer accueillante envers l'art le plus moderniste.

La cour d'honneur du musée de Reims vue a travers la grille de la grande porte.

UNE GRANDE RÉALISATION FRANÇAISE

L'OBSERVATOIRE DU PIC DU MIDI

DES SAVANTS HIVERNENT A 2.850 MÈTRES DANS LA FORTERESSE DES NUAGES

TEMPÊTE en prévision... Pour le citadin cet avertissement laconique du bulletin de la « météo » évoque le traditionnel décor de l'hiver, l'approche des lourds flocons blancs qui s'en viendront finir en pleurs sur les fenêtres d'un foyer douillettement chauffé. Mais ailleurs la nouvelle a d'autres résonances. Dans les derniers bourgs de la haute montagne, les dernières bûches rentrées, la grange bourrée de foin, on ferme la porte sur le dernier agneau qui jouait dans le pré comme un chien fou, à poursuivre les feuilles. Puis, trois mois durant, le grand silence blanc, à peine troublé par les meuglements arrondis des bêtes rêvant à l'étable de soleil et d'herbe tendre. Plus haut encore, vers les pics, tout ce qui vit sait instinctivement qu'une autre existence se prépare. L'edelweiss attend, recroquevillé, son fardeau blanc qui le protégera du froid. De tous les oiseaux il ne reste que l'aigle poursuivant son incessante ronde silencieuse. Demain, l'horizon perdu dans la tempête, les hauts sommets décapités par le rideau mouvant des flocons. Puis, un jour, le soleil viendra tout balayer d'un coup de projecteur ; très haut dans le ciel le bleu et le blanc joueront enfin la fascinante symphonie hivernale. Cependant, au plus haut sommet des Pyrénées centrales, à 2.850 mètres d'altitude, des hommes ont refusé de fuir le désert de l'hiver. Le travail continue à l'observatoire du Pic du Midi, oasis de vie dans le blanc silence des cimes.

UN TRAVAIL DE TITANS

Il fait d'ailleurs bon vivre, aujourd'hui, dans cette forteresse aux murs épais de 2 mètres que le général de Nansouty entreprit d'édifier dès 1880 et dont la construction nécessita quinze ans d'efforts soutenus de 2.000 ouvriers et porteurs pyrénéens d'une race dont l'endurance restera légendaire.

La vallée fournissait les porteurs, qui, tous originaires de Gripp, le dernier village de la vallée, se transmettaient la « charge » de père en fils. Dans la famille Brau, de Gripp, quatre générations « portèrent » au Pic jusqu'en 1949. Le recordman fut Jean de Gripp, avec 5.000 ascensions en vingt ans. Sur leur « crochet », sorte de bât dorsal, les porteurs empilaient 60 kilos de charge. L'ascension durait six heures. Pas question, bien entendu, de skis ; on montait à pied sans souci du temps.

Voilà dix ans encore, l'observatoire était coupé du monde pendant les trois mois de saison hivernale. Grâce au ski l'isolement est rompu. Et par temps clair les skieurs de classe réussissent à accéder au Pic.

Le jeune savant astro-physicien qui dirige actuellement l'observatoire, M. Rösch, a transformé d'une façon magistrale cette station en la dotant des moyens techniques les plus puissants. Son œuvre aura demandé huit ans d'efforts, des

travaux de titans et une foi inébranlable dans l'avenir de ce nid d'aigle perdu dans la solitude des cimes. Le directeur est d'ailleurs magnifiquement secondé par M. Taule, secrétaire du Pic depuis vingt-cinq ans, et par une belle équipe de techniciens : un physicien adjoint, M. Robley, ex-collaborateur des missions P.-E. Victor, un astronome adjoint, un aide physicien et deux météos. Le mécanicien et deux hommes de service complètent ce groupe dynamique et plein de foi.

STATION PILOTE POUR L'AVIATION

Disposant, à 2.850 mètres, d'un ciel remarquablement pur et calme, l'observatoire détient le premier service de la couronne solaire. Or les jets de cette couronne, gigantesques éruptions de flammes, ont, on le sait, une influence sur la conductibilité de la haute atmosphère pour la propagation des ondes courtes. Grâce au coronnographe, inventé en 1930 au Pic par un membre de l'Institut, M. Lyot, on peut observer la couronne solaire de façon continue et se livrer à des calculs sur la hauteur et l'intensité des jets coronnaux. Cette observation permet de prévoir quelques jours à l'avance les perturbations dans la propagation des ondes courtes. Le Pic est ainsi devenu une des plus grandes stations de météorologie. Deux météos transmettent quotidiennement leurs observations à Toulouse par radio. Et tous les jours, à 15 heures, Radio-Toulouse diffuse les prévisions du Pic du Midi à destination du monde entier. Les compagnies aériennes se basent sur ces mesures pour les liaisons-radio avec leurs appareils des grandes lignes. Les calculs effectués au Pic sont en effet plus précis, et les prévisions plus valables, que ceux fournis par les quatre autres stations identiques existant dans le monde.

Parallèlement à ces travaux, M. Rösch poursuit des recherches sur la finesse des images en astronomie. Si les Américains cherchent le maximum de lumière avec leur télescope géant, le réfracteur de 0 m. 65 utilisé par M. Rösch au Pic permet des images d'une qualité inégalable.

AU-DESSUS DE LA HOULE DES NUAGES LES BATIMENTS DE L'OBSERVATOIRE ÉMERGENT DANS LA PURETÉ DU CIEL.

LA TECHNIQUE AU SERVICE DE LA SCIENCE

Pour transformer le Pic en cette station universelle il fallait vaincre l'altitude qui interdisait tout transport lourd. Dès 1937 on jetait les bases d'un téléférique de ravitaillement. Sa pose, confiée à la Société Aplevage, à l'agence toulousaine de la Société d'Entreprises générales et à M. Labardens de Montréjeau, a exigé six ans de travaux, la création d'un énorme chantier et une audace allant souvent jusqu'à la témérité. Aujourd'hui des câbles de 4.800 mètres de long hissent une tonne de matériel en quarante minutes à l'observatoire. Sur une dénivellation de 1.050 mètres, le téléférique enjambe un abîme de 700 mètres en deux immenses portées de 1.200 mètres.

La seconde et magistrale réalisation fut la pose d'un câble électrique géant pour amener à l'observatoire l'énergie nécessaire à l'utilisation des appareils les plus puissants et les plus modernes. La pose, qui dura trois ans, en est terminée. Des essais satisfaisants de ce câble sous tension de 60.000 volts ont été effectués le 7 novembre dernier. Long de 15.000 mètres, d'un poids total de 150 tonnes, il est enfoui dans une tranchée de 1 m. 20 de profondeur. Son déroulage n'a certes pas été une mince affaire, mais désormais un courant de haute tension parvient à l'observatoire, dont il décuple les possibilités scientifiques, permettant toutes les recherches et notamment la mise en route d'un puissant électro-aimant de 11 tonnes qui fait du Pic la station la mieux équipée du monde pour l'étude des rayons cosmiques.

RAYONS COSMIQUES

M. Pierre Augé, directeur général de la mission scientifique française à l'U. N. E. S. C. O., avait commencé au Pic en 1936, avec le savant belge Cosyns, assistant du professeur Piccard, l'étude des rayons cosmiques. Depuis cette date son élève M. Dodin a poursuivi ces études en tant que maître de recherches des rayons cosmiques à l'observatoire.

Les rayons cosmiques sont des particules aux dimensions voisines de celles de l'électron, et qui n'ont de masse que par leur vitesse, voisine de celle de la lumière. L'énergie de ces mystérieux rayons peut être comparée au rayonnement des étoiles la nuit. M. Dodin exposa des plaques photographiques et remarqua que les particules cosmiques en « bombardant » les atomes provoquaient leur rupture.

M. Blackett, prix Nobel 1948 de physique, premier savant cosmicien du monde, synchronisa un détecteur Geiger sur la chambre de Wilson pour déclencher au moment de la détente l'appareil photographique. Ayant observé qu'il y avait sept ou huit fois plus de particules cosmiques à l'altitude du Pic qu'au niveau de la mer, M. Blackett — qui poursuivait depuis quinze ans des études sur la question à l'Université de Manchester — décida il y a quelques mois de transporter son laboratoire à l'observatoire.

Les physiciens qui travaillent dans les laboratoires atomiques disposent pour leurs travaux de cyclotrons qui servent à accélérer artificiellement les particules en bombardant les atomes. La vitesse de ces particules étant nettement inférieure à celle des rayons cosmiques, Blackett pensait que si son électro-aimant arrivait à 2.850 mètres il pourrait puissamment aider les recherches de la physique nucléaire.

UNE TACHE GIGANTESQUE

Comment hisser les appareils et notamment l'électro-aimant de 11 tonnes au Pic, le téléférique ne pouvant porter qu'une charge d'une tonne ? Dès la fin septembre un plan incliné était entrepris sur le versant est du Pic. Terminé le 25 octobre, il permet d'escalader les derniers 200 mètres d'escarpement avec 80 % de pente. Sa construction a nécessité 175 mètres cubes de béton. Sur ses rails est tracté, par treuil à main, un wagonnet portant 6 tonnes. Le socle de l'électro-aimant (4 tonnes et demie), les deux pièces polaires de 2 tonnes, les deux bobines de cuivre d'une tonne furent hissés sur le wagonnet fardeau par fardeau, des équipes de huit hommes se relayant au treuil de 15 heures à 23 heures. Qu'en aurait dit le porteur Jean de Gripp ? Ainsi doté d'une énergie électrique suffisante et de moyens d'accès pratiques, l'observatoire du Pic est maintenant devenu la station cosmicienne la mieux équipée.

PROMESSES D'AVENIR

Avec de pareils moyens, le Pic peut se prêter aux recherches les plus diverses. M. Rösch et son secrétaire M. Taule, ainsi que son équipe de savants, tous atteints de cette incurable maladie, « le virus du Pic », ont d'autres projets : n'envisagent-ils pas maintenant la création d'un alpestrum d'un hectare à 2.700 mètres, où sera étudiée l'adaptation à cette altitude de mille espèces différentes d'arbres indigènes ou étrangers ? Enfin, quand nous prononçons le mot télévision M. Rösch sourit. « Pourquoi ce nid d'aigle perdu dans les Pyrénées, doté d'un immense horizon, ne deviendrait-il pas la première station-relais de France ? » Ce sera peut-être une réalité demain.

L'avenir du Pic est donc immense. MM. Cosyns et Blackett ont décidé de s'y installer. Ils comptent bien faire de cette station le premier laboratoire de physique cosmique du monde. Et cela grâce à eux, grâce aussi à l'effort titanesque des hommes qui ont conduit à bonne fin l'aménagement technique de cet observatoire du Pic du Midi de Bigorre.

LÉO VERGEZ.

LE PIC DU MIDI ÉCRASE DE SA MASSE ÉNORME LE MINUSCULE VILLAGE DE GRIPP, AU FOND DE LA VALLÉE. L'HIVER EST TRÈS RUDE AU PIC ET LA GLACE RECOUVRANT LES COUPOLES D'ÉTRANGES DESSINS LEUR DONNE UN ASPECT FÉERIQUE. CI-DESSUS JEAN DE GRIPP, PORTEUR RECORDMAN.

LE SOCLE DE L'ÉLECTRO-AIMANT (4.500 KILOS) A ÉTÉ HISSÉ PAR LE PLAN INCLINÉ JUSQU'A LA PLATE-FORME.

En s'ouvrant, les deux coupoles braquent sur le ciel l'œil énorme de leurs équatoriaux.

Un puissant équatorial doté de l'objectif Devaux.

CE PETIT AVION, APPELÉ PAR LE CONSTRUCTEUR « BLOC-VOLANT », EST FIXÉ EN TROIS POINTS SUR LE TOIT DE LA VOITURE, LEQUEL EST CAPABLE DE SUPPORTER SIX FOIS LE POIDS DE L'AVION. QUATRE PERSONNES PEUVENT S'INSTALLER CONFORTABLEMENT DANS CET APPAREIL « AMPHIBIE », BIEN QUE LA PHOTOGRAPHIE N'EN MONTRE QUE TROIS. LA LIGNE DE L'ENSEMBLE NOUS PARAIT ENCORE ÉTRANGE, MAIS ÉLÉGANTE. RIEN N'EST OUBLIÉ : LES VALISES TROUVERONT FACILEMENT LEUR PLACE DANS LE COFFRE AMÉNAGÉ A CET EFFET A L'AVANT DE LA VOITURE, QUI, AU TERME DE SA TRAVERSÉE, REPRENDRA SON PREMIER OFFICE.

L'AUTOMOBILE VOLANTE A DÉCOLLÉ. QUE DIRIEZ-VOUS D'ALLER EN WEEK-END AU SOLEIL ?...

ET VOILA L'AUTO VOLANTE

Il n'y a pas longtemps, les bons et paisibles citoyens de San Diego disaient : « Je l'ai vue... mais je n'y crois pas. » Car au-dessus d'eux volait calmement une automobile avec des ailes fixées à sa carrosserie.

Dans un proche avenir le chef de famille pourra installer femme, enfants et valises dans sa voiture, conduire jusqu'au plus voisin aérodrome et de là s'envoler tranquillement vers une lointaine villégiature pour un bref week-end.

L'ingénieur américain Théodore P. Hall imagina cette voiture bien avant la dernière guerre, puisque c'est en 1931 que les plans furent proposés. En 1938 la société aéronautique les accepta, l'automobile fut réalisée et testée avec succès en 1940. Bien entendu, la guerre a stoppé les perfectionnements nécessaires à ce premier modèle. Il était peu maniable, d'une ligne peu élégante et, de surcroît, à rayon d'action fort limité ; les ailes repliées constituaient en effet un encombrement et un poids supplémentaire. C'est pourquoi, actuellement, on a séparé les ailes (le « bloc volant ») de la voiture elle-même. En ville, l'aspect de cette voiture amphibie (si l'on peut employer ce terme) est à peu de chose près celui d'une auto ordinaire. L'auto a son propre moteur, un 26 HP Crosley, et comporte quatre places normales. La partie volante est fixée en trois endroits au toit de la voiture par une armature d'acier légère, mais exceptionnellement solide. La résistance du toit est capable de supporter plus de six fois le poids du « bloc volant ». Freins hydrauliques, conduite très souple, amortisseurs et ressorts très forts donnent à l'ensemble toutes les qualités requises de maniabilité et de sécurité.

La partie « avion » de l'ensemble est soutenue à terre par trois tubes d'acier spécial qui constituent une sorte de « béquille » montée sur roues. Un moteur de 190 HP, une envergure de 34 pieds 1/2, un tableau de bord aux instruments précis : voilà pour le « bloc air ». L'auto volante peut accomplir les mêmes performances que les autres avions à quatre places actuellement en vente sur le marché mondial.

D'ici dix ans l'homme de goût ne proposera plus « un petit tour en Ile-de-France pour le week-end », mais un « coup d'aile » pour l'apéritif à Deauville ou ailleurs. Pourquoi pas ?

Photographies Camera Press.

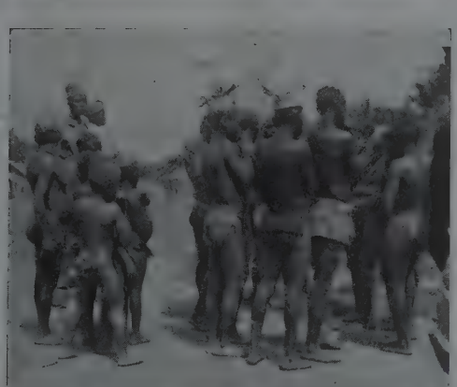
SUR L'AÉRODROME D'ARRIVÉE. A L'INTÉRIEUR DE CHAQUE AILE EST REPLIÉE UNE BÉQUILLE TERMINÉE PAR UNE ROUE. LA MANŒUVRE EST RAPIDE. L'AVION, REDEVENU INDÉPENDANT, RENTRE AU GARAGE. LA VOITURE, LIBÉRÉE DE SES AILES INUTILES, RETROUVE LA ROUTE.

PROMENADE EN ZIGZAG SUR L'ÉQUATEUR

DE NAIROBI A BRAZZAVILLE

PAR LOUIS ROBIN

Les 24 septembre et 8 octobre derniers, FRANCE-ILLUSTRATION, à propos du 3e Congrès international du tourisme africain, qui allait s'ouvrir à Nairobi, au Kenya, évoquait le « paradis retrouvé » où les animaux qu'on appelle sauvages vivent en bonne intelligence de par un accord tacite sagement respecté par les deux parties : bêtes et gens. Notre confrère Louis Robin, seul journaliste présent à Nairobi à l'occasion de ces assises, a bien voulu faire part à nos lecteurs de ses impressions sur ce Congrès et les éclairer, en même temps, sur la conception des parcs nationaux et des réserves d'animaux au Congo belge, qu'il a traversé après un tour en Ouganda, de l'autre côté de la région des volcans, des lacs du Ruwenzori, où se situe la partie la plus extraordinaire de l'Afrique pour ce qui est du grand tourisme.



UN CARAVANSÉRAIL MODERNE A LÉOPOLDVILLE. UN GROUPE DE PYGMÉES EN FORÊT ÉQUATORIALE.

DANSES INDIGÈNES A UNE RÉCEPTION DES DÉLÉGUÉS DU CONGRÈS ORGANISÉE A NAIROBI.

GUEST-HOUSE DE LA SABENA A LÉOPOLDVILLE. DANSE CHEZ LES BAHUTU DE KISENYI (RUANDA).

A la base de ces congrès du tourisme africain est l'Alliance internationale de tourisme (A. I. T.), dont le siège est à Genève et qui compte près de 23 millions de membres. L'origine en remonte à 1938, à Costerwansville, mais du fait de la guerre le deuxième congrès se tint seulement en 1947. Nairobi, enfin, avait été choisi comme siège du troisième congrès, le prochain devant se situer en 1951 en Afrique du Sud.

De tous les points de l'Afrique et de l'Europe des délégués et des observateurs se sont rendus dans la capitale du Kenya, où ils ont trouvé, sous un climat délicieux, l'éternel printemps à 1.630 mètres d'altitude, une perfection d'organisation qu'il semble impossible de dépasser. La délégation française comprenait, outre l'état-major du Touring-Club, avec son président Henry Gasquet, et l'envoyé spécial du Commissariat au Tourisme, des représentants de nos territoires africains, toutes personnalités qualifiées dans ce domaine du voyage et du tourisme dont on sait l'importance et où la France, du fait de sa position géographique en Afrique, est appelée à jouer un rôle déterminant.

Il serait trop long de donner ici un aperçu même rapide du travail considérable accompli par les Commissions du Congrès : formalités de voyages, logements des touristes, transports ferroviaires et fluviaux, services routiers, agences de voyage, transports aériens, aviation de tourisme, etc.

En ce qui nous intéresse spécialement ici : parcs nationaux, parcs de réserve et de chasse, il a été souligné à Nairobi que dans la plupart des territoires africains la nature constitue l'attrait touristique essentiel et que sa conservation sera dans l'avenir largement profitable aux intérêts des populations autochtones. Cela définit très exactement ce que représente cette chose extraordinaire qui permet la constitution d'immenses parcs où toutes les bêtes, mêmes les plus dangereuses (les lecteurs de *France-Illustration* ne l'ignorent point) vivent en liberté.

LES « SANCTUAIRES »

M. Berlan a remarquablement évoqué pour eux (1) la pleine séduction de l'Est africain britannique, ce qu'est la douceur et la joie de vivre à Nairobi, ce que l'on y trouve en agréments de toutes sortes, le remarquable confort de ses hôtels. Quant aux organisations africaines de grandes chasses et de circuits touristiques, nous avons pu nous rendre compte de leur perfection en Ouganda, avant de traverser en compagnie de son conservateur, le major Van Coole, le Parc national Albert, dont nos amis de Belgique peuvent être fiers à juste titre.

Au budget du zoo de Vincennes on compte 1.500 francs par jour pour la nourriture d'un grand carnassier ou d'un pachyderme. Dans les parcs nationaux — leurs « sanctuaires », et ce mot dit bien ce qu'il veut dire — les animaux doivent eux-mêmes assurer leur subsistance, et ici nous sommes devant un fait qui contredit l'idée que nous nous faisons de la destruction par les carnassiers de la faune des herbivores. Car, que ce soit sur terre ou dans l'eau, la proportion des animaux reste à peu près constante : 90 % environ d'herbivores contre 10 % de carnivores. Et c'est pourquoi au Parc national du Kenya, en dépit des grosses bêtes fauves, on voit pulluler cette ravissante antilope Thomson, rayée de noir, que je n'ai pas retrouvée au parc Albert.

(1) Voir *France-Illustration* du 24 septembre et du 8 octobre 1949.

FAUNE ÉQUATORIALE

A Fort-Portal, en Ouganda, les congressistes, retour du Victoria Nil et des Murchison Falls, au nord du lac Albert, nous rapportèrent leurs impressions. Dans le Nil et sur les berges, des quantités d'hippopotames et quelques troupeaux de dizaines d'éléphants nullement troublés par le bateau. Des crocodiles par milliers, dont d'énormes spécimens, des oiseaux en masse, dont beaucoup d'aigles pêcheurs, des hérons, des canards sauvages et nombre de ces grues couronnées qui s'apprivoisent aisément et restent ensuite attachées à la maison comme des paons.

Il allait bientôt nous être donné à notre tour de jouir d'un fort beau spectacle sur les bords du lac Edouard. Nous débouchâmes sur une langue de terre, devant une immense colonie de pélicans qui s'envolèrent vers une petite île où se détachait un énorme éléphant aux longues défenses. Autour de nous grouillaient les comiques de la troupe : les hippopotames, avec leurs gros yeux hors de l'eau, semblaient se donner en spectacle, reniflant, soufflant et bâillant. Et l'on sait ce que peut représenter le bâillement d'une machine si puissante.

Une promenade en canot à moteur sur le canal reliant le lac Edouard au lac George nous fit approcher à nouveau des hippopotames en bande. Mais nous nous méfiâmes, car leur curiosité les faisait s'approcher par trop près et le pilote, craignant un coup d'épaule d'un mastodonte, prit sagement le large. Puis ce fut l'incessant spectacle des buffles venant s'abreuver à côté des éléphants, et partout des pélicans, toujours des pélicans...

Au ravissant gîte d'étape de Kichwamba, qui domine la plaine, il nous fut même donné de voir — ce qui est fréquent, nous a-t-on dit — des groupes de deux ou trois éléphants quittant la forêt pour les bords du lac. Ne donne-t-on pas le chiffre fabuleux de 30.000 têtes d'éléphants vivant dans l'Ouganda ?

Tandis que, de Kabale, après avoir vu l'adorable lac Bungonyi, nous filions vers Ruthsburu par l'admirable route des volcans éteints notre conductrice nous avoua qu'elle n'eût pas voulu traverser ces parages la nuit tombée de crainte de rencontrer un de ces pachydermes qui, en colère, ne trouvent, paraît-il, rien de plus plaisant que de retourner votre automobile comme une vulgaire crêpe !...

CHEZ LES ANTHROPOÏDES

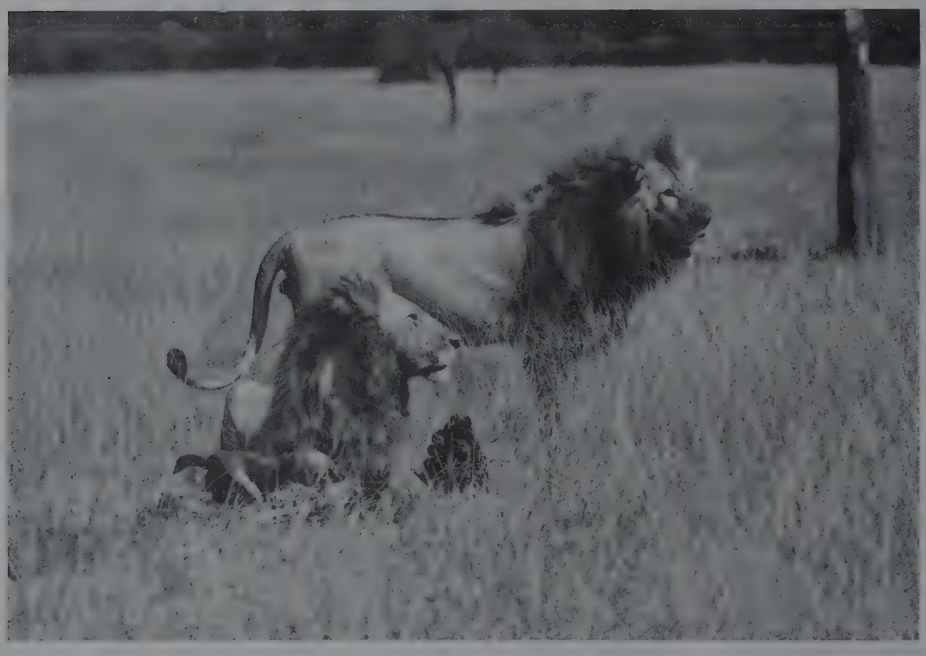
Dans le secteur Mikeno du Parc national Albert, près du joli lac Kivu, réminiscence de notre Riviera sur l'équateur, nous avions le merveilleux spectacle de la forêt de bambous et de fougères arborescentes. C'est là que se trouve l'habitat du gorille, strictement protégé et dont notre A. E. F. possède aussi des « sanctuaires ».

Voir de près des gorilles est chose difficile, et le major Van Coole, conservateur du parc Albert, nous a conté ce que fut son entreprise pour les approcher. Un Pygmée ayant découvert un de leurs repaires, il fallut au major une marche longue et pénible dans l'inextricable forêt pour se trouver enfin devant un long tunnel de verdure où il s'introduisit en rampant. Dans la clairière, enfin, toute une famille de gorilles s'offrit à ses yeux. Notre interlocuteur — qui vit pour et parmi les animaux — nous assura que jamais il n'eut une impression si profonde. Son cœur battait à se rompre tant les mouvements de ces anthropoïdes lui paraissaient humains. Il ne bougeait pas, mais, l'ayant sans doute flairé, le gros mâle qui semblait être le chef de la colonie poussa un cri terrible et les gorilles s'enfuirent, apeurés.

LE PARC NATIONAL ALBERT

Du volcan Nyiragougo, en activité — et qui flambe la nuit — le parc Albert s'allonge jusqu'au lac Albert, sur 300 kilomètres environ de longueur et 50 kilomètres de largeur. Mais une faible partie est ouverte à la circulation. L'idée foncière de cette « réserve » est de permettre ainsi à l'observation scientifique de s'exercer dans une immense contrée où la nature est strictement sauvegardée sous ses trois règnes, loin du contact de l'homme. Mais quelle joie que de partir, en car ou en camion, au lever du jour, du camp de Rwindi, accompagnés de gardes, pour boucler les 80 kilomètres au hasard dans la zone autorisée !

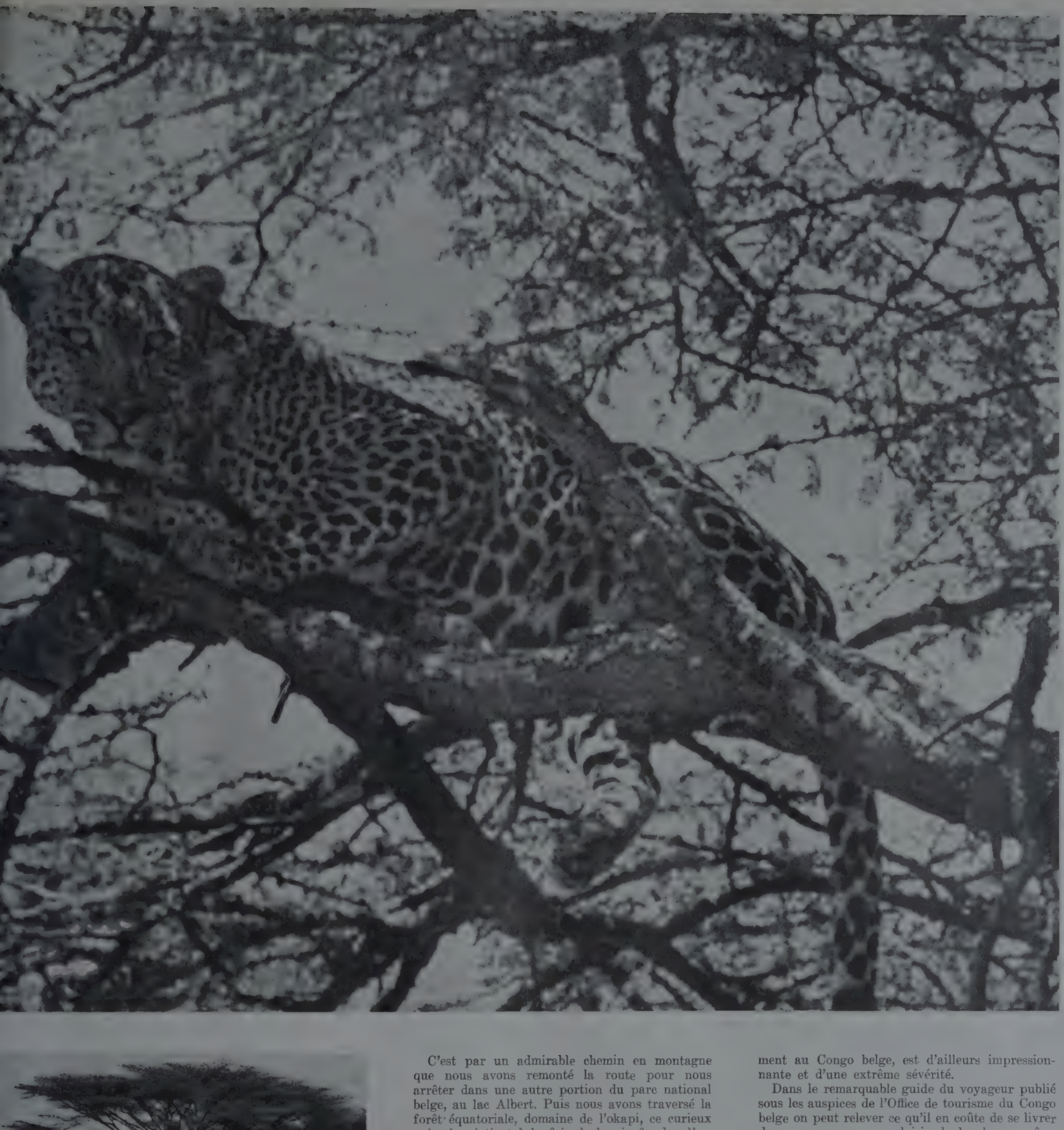
Une vision que je n'oublierai jamais : toute une famille d'éléphants, près d'un vieux mâle aux longues défenses, jouant de la trompe, ouvrant ses grandes oreilles. Autour de lui, une quinzaine de bêtes et de petits éléphants sympathiques qui semblaient sortir de tous côtés. Spectacle splendide, dans la belle lumière matinale, qu'une telle scène de famille contemplée dans son décor naturel. Plus loin nous repérions une vingtaine de lions, nous approchant d'un autre groupe de fauves qui restèrent d'ailleurs couchés sans se formaliser autrement du passage de notre camion.

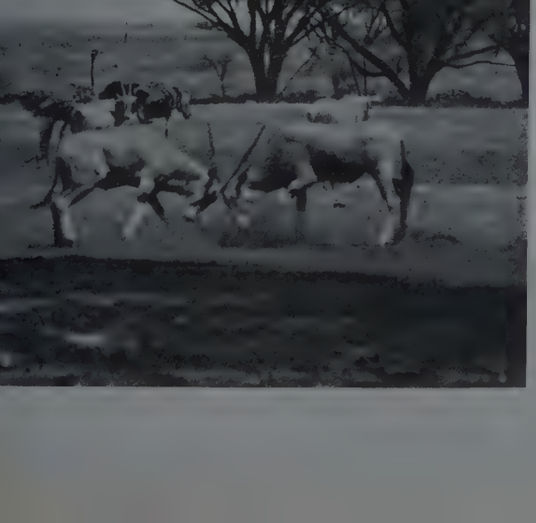


LES LIONS DE LA RÉSERVE DU KENYA SE LAISSENT APPROCHER, ET CE COUPLE DE FAUVES, ENCORE QUE TROUBLÉ DANS SON REPAS, NE PARAIT PAS AUTREMENT IMPRESSIONNÉ PAR LE BRUIT DU CAMION.

EN OUGANDA LES ÉLÉPHANTS DÉDAIGNENT LES TOURISTES: UN GUETTEUR BARRIT A NOTRE PASSAGE. UN SPECTACLE QUI SE RENOUVELLE SANS CESSE : LES ANTILOPES BULL SABLE AUX CORNES ÉLANCÉES.

CI-DESSUS : UNE RENCONTRE INATTENDUE ET PEU RASSURANTE DANS LA RÉGION DU MASAI.





C'est par un admirable chemin en montagne que nous avons remonté la route pour nous arrêter dans une autre portion du parc national belge, au lac Albert. Puis nous avons traversé la forêt équatoriale, domaine de l'okapi, ce curieux animal qui tient à la fois de la girafe, du zèbre et de l'antilope. Et notre circuit s'est achevé par l'A. E. F., où durant un tour en brousse nous avons pu voir l'emplacement d'un parc national sur les plateaux Bateké, près de la Lefinie. Le site est grandiose, splendide, et l'on nous a montré sur la piste des traces toutes fraîches de lions et d'antilopes.

LA « TERRE PROMISE »

En conclusion, il semble que l'on tende à multiplier en Afrique noire les pares nationaux, les réserves et à spécifier étroitement les animaux que l'on veut protéger. Cette réglementation, notamment au Congo belge, est d'ailleurs impressionnante et d'une extrême sévérité.

Dans le remarquable guide du voyageur publié sous les auspices de l'Office de tourisme du Congo belge on peut relever ce qu'il en coûte de se livrer dans ces parages au plaisir de la chasse, même pour un favorisé détenteur du permis scientifique.

Le plus difficile à obtenir : un rhinocéros, est taxé 50.000 francs belges, soit 350.000 francs français ; une girafe revient à 280.000 de nos francs et un simple élan de Derby, à 140.000 francs !

Mais aussi, grâce à cette protection, quels merveilleux spectacles s'offrent au touriste armé... de son seul appareil photographique et qui, arrivant en droite ligne d'Europe par un avion français ou belge, débarque en plein cœur de l'Afrique noire, sur cette « terre promise » des animaux sauvages qui n'ont rien de féroce lorsqu'on les laisse en paix, pour le seul plaisir de voir de près et en pleine liberté tous les pensionnaires de l'arche de Noé.

CI-CONTRE : LES AUTRUCHES SEMBLENT ARBITRER LES JEUX AUXQUELS S'ADONNENT CES ANTILOPES.

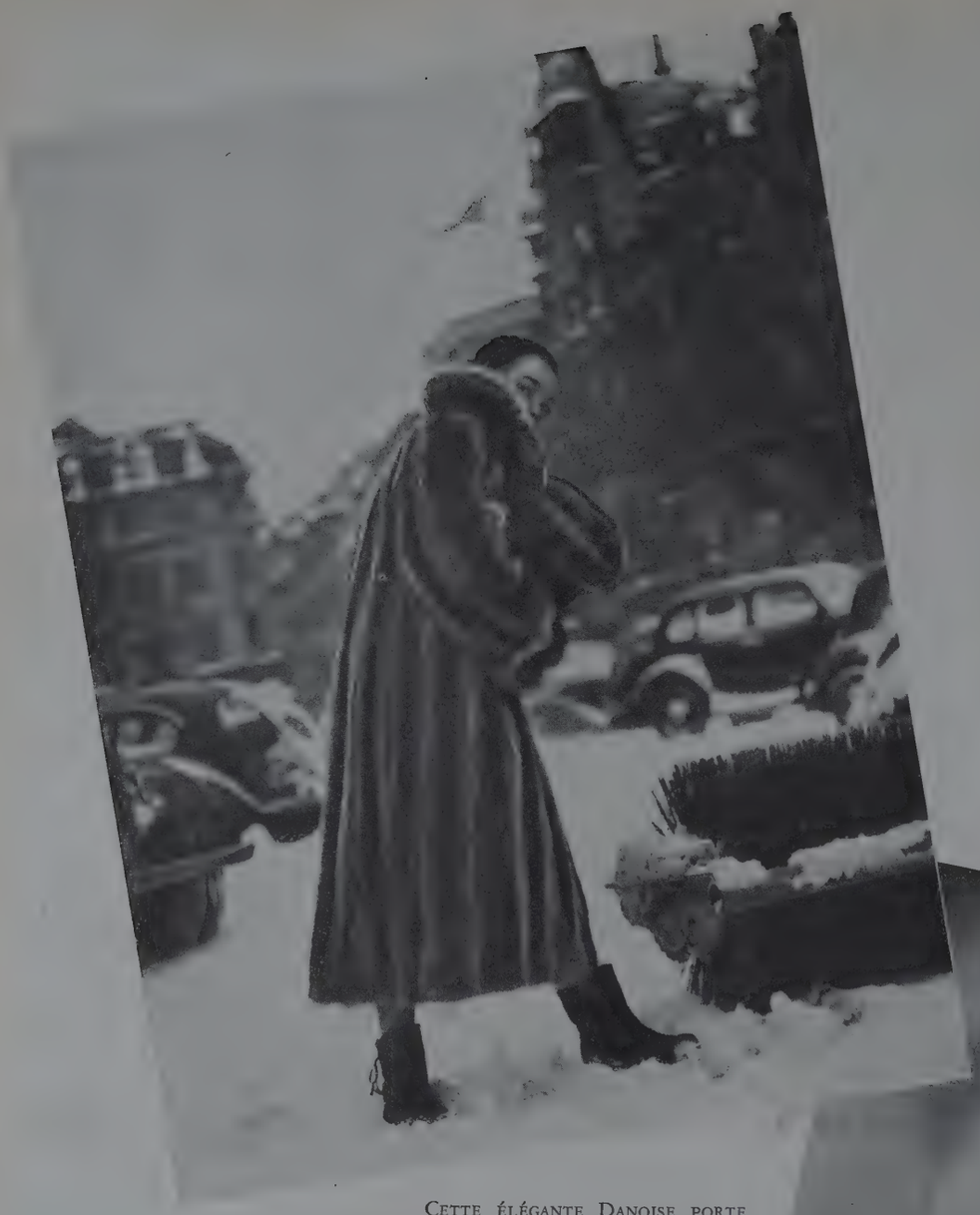
Photographies Donald Ker (Nairobi), Kenya (Information Office) et Office National du Tourisme belge.

ÉCHOS DE L'ÉLÉGANCE ET DE L'ART AU DANEMARK

Sous le ciel gris d'hiver chargé de neige, Copenhague étale avec une grâce poétique ses palais et ses monuments aux pierres patinées, aux briques rouges. Tout se fond harmonieusement avec les bâtiments modernes, les rues qui suivent un chemin agréablement tracé, les jardins dénudés et ces grands lacs rectangulaires où s'ébattent mouettes et canards.

C'est un plaisir sans cesse renouvelé de se promener, de regarder les vitrines des innombrables magasins de la Frederiksbergade, suivie de plusieurs autres rues en enfilade où les femmes font leurs achats. Le grand vent qui souffle très souvent les oblige à porter des coiffures charmantes, en jersey le plus souvent, qu'on noue sous le menton. Mais, que ce soit dans le grand magasin ou dans la maison de grande couture, on retrouve partout l'influence de Paris... ce Paris dont les femmes sont fières de porter les robes et où les couturiers et les modistes viennent régulièrement puiser des idées.

Pour les blondes Danoises le noir est seyant, mais pendant le jour on les voit souvent en beige et marron. Talons plats, pull-over de teinte claire et



CETTE ÉLÉGANTE DANOISE PORTE UN GRAND MANTEAU SPORT DE RAT LUSTRÉ DE CHEZ JAC OLSEN.

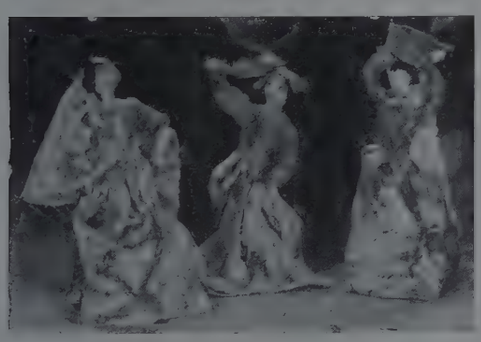
CHEZ JAC OLSEN, GRANDE MAISON DE COUTURE, UN SALON D'ESSAYAGE, AUX BOISERIES CLAIRES, A ÉTÉ RÉSERVÉ EXCLUSIVEMENT POUR LA REINE.

Mme SONDERGAARD PORTE SOUS UN MANTEAU DE VISON DANOIS UNE ROBE DU SOIR DE LAMÉ D'ARGENT, DONT LE CORSAGE EST BORDÉ DE MÊME VISON.

Poupées de cire de Mme Grethe Glad. La Vierge et l'Enfant. Vierge couronnée. Scène a trois personnages sous verre.

Mme Grethe Glad termine le buste en cire d'une de ses délicates poupées.

jupe écossaise sous un gros manteau de laine ou une veste de fourrure, c'est la tenue des jeunes filles. Par contre, les femmes élégantes s'habillent comme à Paris, robe sombre sous le grand manteau de fourrure. Le rythme de la vie au Danemark est différent du nôtre, on prend le thé dès 3 heures de l'après-midi et l'on dîne à 6, les soirées sont plus longues et permettent des réunions et des sorties où l'on soupe toujours et où les femmes s'habillent davantage. Les ballets de l'Opéra, dont les Danois sont très fiers, avec juste raison, sont le grand attrait de la saison d'hiver. Danseurs et danseuses de grande classe, costumes éclatants, orchestre excellent, ces spectacles de danse sont très courus.

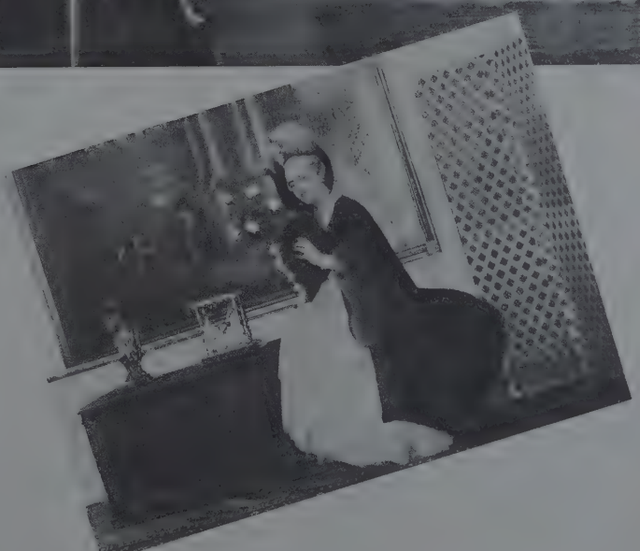


Poupées espagnoles avec robes de brocart.

UNE GRANDE DAME DANOISE

La vie mondaine est très active et les femmes du monde danoises ne le cèdent en rien à celles de Paris pour la grâce, la distinction et le goût. L'une d'elles, une belle et vraie grande dame, mais aussi une artiste extraordinaire, Mme Grethe Glad, fait des poupées de cire auxquelles elle confère le mouvement de la vie avec un talent inouï. Mme Grethe Glad a exposé à Copenhague, Stockholm, New-York, Paris, pour le bénéfice des enfants pauvres. Sa maison est une merveille de goût. Des fleurs, une atmosphère de douceur et d'élégance, telle est la demeure de cette délicieuse artiste danoise.

Le bel intérieur de Mme Grethe Glad reflète son gout. Ici on voit le grand salon s'ouvrant sur l'un des petits salons.



Mme Grethe Glad assise sur un beau bahut danois ancien placé a une extrémité de la longue et claire salle a manger.

LE PORT DE TRIESTE VERS 1800, ALORS QUE MESDAMES DE FRANCE VENAIENT DE MOURIR ET D'ÊTRE INHUMÉES DANS LA CATHÉDRALE SAN-GIUSTO.

A TRIESTE
SUR LES PAS DES FRANÇAIS

PAR JEAN DUHAMEL

Sous ce titre paraîtra sous peu un ouvrage de M. Jean Duhamel, qui, au cours de nombreux séjours à Trieste, s'est penché sur les traces que nos compatriotes ont laissées dans la grande ville adriatique, carrefour de l'Europe et refuge de bien des infortunes.

Nous donnons ci-dessous les pages que l'auteur consacre aux dernières années, peu connues, de Mesdames de France, les filles de Louis XV, qui moururent sur les rives triestines où les avaient jetées les remous de la grande Révolution.

Les premières personnes qui, après Bonaparte, ont imprimé fortement le nom français sur le sol de Trieste sont Mesdames de France : Madame Marie-Adélaïde de Bourbon et Madame Victoire-Louise de Bourbon, filles aînées de Louis XV et de Marie Leczynska, la première née en 1732, la seconde en 1733.

Après une existence fort effacée à la cour de France, où elles avaient invité Goldoni, le célèbre auteur comique, à venir leur apprendre l'italien, Mesdames de France assistèrent, non sans courage, aux événements de 1789. Le Pape Pie VI leur ayant offert de venir se réfugier dans ses Etats, elles quittèrent la France pour Rome en février 1791. Là, elles habitèrent le palais Carolis, qui avait été jusqu'alors l'hôtel de l'ambassadeur de France, le cardinal de Bernis.

Ce départ, du reste, ne fut pas sans attirer l'attention de l'Assemblée nationale, qui en débattit, notamment par les voix de Mirabeau et du baron François Menou, député de la noblesse de Touraine aux Etats généraux de 1789 — le même qui commanda l'armée d'Egypte après le départ de Bonaparte et fut plus tard gouverneur du Piémont, de la Toscane et de Venise. « L'Europe sera étonnée d'apprendre, lit-on dans une correspondance du temps, que l'Assemblée nationale s'est occupée pendant quatre heures du départ de deux dames qui préfèrent assister à la messe à Rome plutôt qu'à Paris. »

Mesdames restèrent à Rome du 16 avril 1791 à la fin de mai 1796. A cette époque, devant la menace des armées françaises, elles se replièrent sur Caserte, où elles habitèrent chez le roi de Naples, Ferdinand IV de Bourbon. Chassées de Caserte par les divers mouvements révolutionnaires qui alors agitaient cette partie de l'Italie, peu désireuses de passer en Sicile, où opérait le général Championnet, organisateur de la République parthénopéenne, elles se décidèrent au début de 1799 à gagner Trieste sur la foi de lettres reçues de quelques émigrés français les assurant qu'elles pourraient y trouver un refuge. Par la neige et les intempéries, exposées aux insultes et aux privations, les deux princesses, ainsi que leur suite de soixante personnes, parvinrent, sous la conduite de leur chevalier d'honneur, M. de Chastellux, à gagner Brindisi, d'où elles s'embarquèrent sur un petit bateau mis à leur disposition par l'amiral commandant la croisière russe dans ces parages. Les vents défavorables empêchant la remontée de l'Adriatique, Mesdames de France, malades, en proie au scorbut, faillirent, sur leur frêle esquif, être drossées sur les rochers de Durazzo. Le 28 mars 1799 elles abordaient à Corfou, dans le plus pitoyable état. Là, Nelson les fit embarquer sur un meilleur navire, *la Reine-de-Portugal*,

PLAQUE COMMÉMORATIVE DE MESDAMES DE FRANCE DANS LA CATHÉDRALE SAN-GIUSTO.

lequel, escorté par quinze bâtiments anglais, russes, portugais et turcs, atteignit enfin la ville de Trieste.

Mesdames, toutefois, n'étaient pas au bout de leurs peines. La peste régnant dans ces contrées, la petite cour fut astreinte, avant de descendre à terre, à quinze jours de quarantaine dans le lazaret de Sainte-Thérèse, qui se trouvait alors à la hauteur du pont de Roiano. Heureusement pour les princesses, le consul d'Espagne, don Carlos de Lellis, sur les ordres de Charles IV de Bourbon, simplifia la procédure habituelle du lazaret en les accueillant dans sa propre maison, qui se trouvait hors les murs, vers l'endroit où se trouve aujourd'hui la gare principale de la ville.

Mesdames de France débarquèrent en chaise à porteurs, saluées de vingt et un coups de canon. Le gouverneur de la ville, les autorités vinrent présenter leurs hommages. Mais bientôt le comte Pompeo de Brigido les invitait, au nom de l'empereur d'Autriche, à choisir une autre résidence. Elles répondirent que, très malades, lasses et accablées de malheurs, elles demandaient la tranquillité et les soins des médecins. Mesdames, en fait, étaient à bout. L'état de Madame Victoire-Louise empira rapidement, et son aumônier, Mgr Gallois de la Tour, évêque de Moulins, lui donna l'extrême-onction. Le 7 juin 1799 elle mourait, et son corps était transporté la nuit même à la cathédrale San-Giusto à la lumière des flambeaux. L'office se déroula selon l'étiquette de la cour de France, sous la présidence de l'évêque Ignace-Gaétan Buset de Faistenberg. Madame Marie-Adélaïde refusa de faire enterrer sa sœur dans un caveau qui eût été spécialement construit et accepta qu'elle fût inhumée provisoirement dans celui d'une noble famille locale, les Burlo, entre la nef de droite et l'entrée principale de la cathédrale.

Mais Madame Marie-Adélaïde était elle-même atteinte, et, malgré les soins qui lui furent prodigués, malgré l'attachement de sa dame de compagnie, la duchesse de Narbonne-Lara, et du fils de cette dernière, la fille aînée de Louis XV, minée par une pneumonie, expirait elle-même, le 7 février 1800. Elle fut ensevelie près de sa sœur.

Chateaubriand raconte, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, qu'en 1810 un inconnu, tous les soirs, s'agenouillait sur cette sépulture. La tradition prétend que ce mystérieux visiteur était le comte de Narbonne, qui occupait alors une haute charge militaire dans le gouvernement de la région.

Après la Restauration, Louis XVIII chargea l'évêque de Moulins de faire transporter en France les dépouilles de ses tantes. Le 6 novembre 1814 les cercueils des deux princesses furent exhumés, en même temps que celui de l'évêque Buset, mort en 1803 et qui avait été enterré près d'elles. Les bières, recouvertes de draperies aux armes royales, furent transportées à bord de la frégate *la Fleur-de-Lys*, des salves étant tirées et les honneurs rendus. Lorsque la frégate arriva à Toulon, à la fin de l'année 1814, les dépouilles des deux princesses y restèrent un certain temps et ne purent être transportées que

Vue sur le port de Trieste prise récemment d'une colline dominant la ville.

Portrait de Charles X par Nesse.

San-Giusto, ou Mesdames de France furent inhumées avant la translation en France.

plus tard à Saint-Denis, après les Cent-Jours. Mesdames de France reposent maintenant dans l'abbaye, près de Louis XVIII et du duc de Berry.

Des souvenirs restent à Trieste du passage des deux princesses. C'est d'abord un opuscule qu'elles avaient composé elles-mêmes, paraît-il, à l'intention de leur petit-neveu Louis XVII, et dont celui-ci se serait servi au Temple : *les Règles pour écrire le latin.* Il fut offert par elles à la Bibliothèque de Trieste, où l'on peut le voir aujourd'hui. Une réplique de cet ouvrage qui avait été donnée au comte de Brigido par Mesdames de France se trouve au château de Duino, propriété de la comtesse Polissena della Torre-Valsassina, avec une tapisserie aux armes de France, brodée par les princesses.

Le petit livre qui est conservé à la Bibliothèque de Trieste est relié en maroquin rouge et rehaussé d'une couronne royale et de fleurs de lis. Sur le frontispice le titre : « Règles pour écrire le latin » et, au-dessous, la phrase suivante, de Cicéron : *Non tam proclarum est scire latine, quam turpe nescire.* Au-dessous il est écrit en italien : « Ce livre est précieux, Monseigneur le Dauphin de France s'en étant servi Lui-même pour Son instruction. Don de Mesdames de France à la Bibliothèque de Trieste lors de leur séjour en ladite ville. » Sur une autre page le dauphin est représenté de profil, revêtu de l'hermine et le front ceint de la couronne royale. Au-dessous de la gravure, en légende, les mots : « Louis XVII, roi de France et de Navarre. »

Plus important encore est le magnifique souvenir que possède le Trésor de la cathédrale San-Giusto, l'ostensoir que Louis XVIII fit remettre solennellement à son chapitre, le 20 mars 1819, par le consul de France, M. Lefèvre, en reconnaissance de l'hospitalité réservée à ses tantes par la ville de Trieste et en mémoire de leur sépulture provisoire à l'ombre de l'ancienne église.

L'ostensoir du roi Louis XVIII est un chef-d'œuvre de l'art religieux français de l'époque de la Restauration, en même temps que l'œuvre la plus considérable que possède le Trésor de la cathédrale San-Giusto. Cette superbe pièce fut exécutée par l'orfèvrerie royale des Tuileries.

L'ostensoir est en argent massif doré et pèse 13 kilos. Il est enfermé dans un écrin de maroquin rouge aux armes de France, doublé de velours cramoisi. Le bas est de forme originale, en pyramide tronquée, et repose sur des emblèmes léonins réunis par des guirlandes. La face antérieure de l'ostensoir représente la Cène, en haut-relief. Sur les côtés sont les chiffres des princesses Adélaïde et Victoire, surmontés de la couronne royale. Sur le côté postérieur on lit :

DEDIT PIE MEMOR
LUDOV. XVIII FRANC. ET NAV. REX
ECCL. DIVI JUSTI MART APUD TERGESTINOS PRINCIPI
OB RECEPTOS, ET HOSPITALITER SERVATOS CINERES
DILECTISSIMARUM AMITARUM
MARIÆ VICTORIÆ ET MARIÆ ADELAIDIS
QUARUM ILLA, DIE VII JUN. MDCCLXXXXIX
HAEC VERO, DIE VII FEBR. MDCCC
EXUL UTRAQUE
EX HAC VITA TERGESTI, IN MELIOREM TRASMIGRAVIT

(« Louis XVIII, roi de France et de Navarre, a fait ce don à l'église cathédrale de Saint-Just, martyr, à Trieste, pour avoir reçu et gardé les cendres de ses très chères tantes Marie-Victoire et Marie-Adélaïde, la première décédée le 7 juin 1799 et la seconde le 7 février 1800, toutes deux exilées à Trieste, et qui de cette vie ont passé à une vie meilleure. »)

La pyramide tronquée qui forme la base de l'ostensoir est décorée aux armes de France et de Navarre et du sigle I. H. S. enroulé dans une couronne d'épines. A chaque coin, les animaux allégoriques des évangélistes : le bœuf de saint Luc, le lion de saint Marc, l'ange de saint Matthieu et l'aigle de saint Jean. Sur ce piédestal s'élève un vase de style Empire avec deux anses rappelant des chérubins et, au centre, l'agneau pascal d'où sortent des nuages entourant la lunule destinée à contenir l'hostie. Dans les nuages on aperçoit six couples de chérubins qui prient, et de cet ensemble magnifique partent des rayons.

D'autre part, le 20 mars de la même année 1819, le roi Louis XVIII, dont la reconnaissance voulait être complète, faisait remettre au comte Léopold de Burlo, qui avait servi les princesses avec tant de dévouement, un magnifique vase de Sèvres portant, d'un côté, son effigie, de l'autre, celles de Mesdames. Pièce splendide, de style Empire mais dont la porcelaine bleue porte un semis de fleurs de lis.

Plus tard, le roi Charles X, qui ne voulait pas être en reste avec son frère, faisait remettre au comte Léopold de Burlo son portrait, excellente œuvre du peintre Nesse. Le roi est en costume de grand apparat : jabot de dentelle, camail d'hermine sur lequel serpente le collier de l'ordre de Saint-Louis. Les traits sont très beaux et très expressifs et la toile a conservé beaucoup d'éclat. Ce portrait et le vase de Sèvres sont aujourd'hui au musée Rivoltella.

Tels sont les précieux souvenirs de Mesdames de France que le voyageur plus curieux du passé que des modernes attraits de Trieste peut y contempler au cours d'un bref séjour.

Le vase de Sèvres offert par Louis XVIII a M. Léopold de Burlo avec l'effigie du roi.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

L'Italie au jour le jour

Je ne saurais dire tout le plaisir que j'ai pris à lire le livre de M. Roger Lannes, *l'Italie au jour le jour* (Ed. Paul Morihien). M. Roger Lannes, ayant fait l'an dernier un voyage de plusieurs mois en Italie, en a rapporté un livre simple, vrai, joli. Il me faut écarter, presque chaque jour, de prétentieux et médiocres romans dont chaque auteur se croit du génie. M. Roger Lannes, lui, n'a pas cru indigne de son talent de le répandre d'une main légère à travers les pages d'un carnet de voyage. D'autres, par un autre genre de prétention qui est assez à la mode aujourd'hui, auraient peut-être hissé leur témoignage sur le plan du reportage politique. Après une dizaine de visites et deux ou trois interviews, ils auraient, à partir de l'Italie, médité l'Europe, rebâti l'Occident, jaugé la chrétienté et survolé l'univers. M. Lannes, sage et baguenaudeur, le regard et l'esprit en promenade, a visité Florence, exploré la Sicile, aimé Rome, adoré Venise. Il a vu les choses et les gens avec le goût d'aimer ce qui est aimable, de saluer ce qui est grand, de chérir ce qui a la perfection de la beauté, de rire un peu, *cum grano salis*, de tout ce qui prête à rire dans le spectacle du monde. La comédie italienne à cet égard n'est ni plus ni moins drôle que toute autre pièce de la comédie universelle. Mais elle se joue dans une lumière qui lui donne un charme inégalable.

L'art du voyageur, dans ce livre, est peut-être de nous laisser sentir, en l'indiquant seulement d'une touche, tout ce qu'il pourrait tirer d'une page sur laquelle il se garde d'insister. Qu'il s'agisse d'une audience du Pape, d'un entretien avec un grand personnage, d'un chef-d'œuvre de l'art contemplé longuement, la note est toujours discrète, avec une vive échappée vers tout ce qu'il y aurait à dire ou à penser. M. Roger Lannes fait passer très vite entre ses doigts mille joyaux dont il se retient de faire sonner l'opulence.

Je voudrais vous transcrire, par exemple, l'étonnante scène qu'il a surprise un soir dans Rome comme il rentrait chez lui par les vieux quartiers. Il entend, dans l'ombre, des chants et des cris funèbres. Cela sort d'un soupirail. Le promeneur s'approche et voit un étrange spectacle :

« Dans cette cave, sur une table, est étendue une forme blanche. Tout autour cinq fillettes tenant à la main des bougies se tiennent immobiles et chantent... Ces enfants jouent à la mort, tout simplement. »

Il me faut abréger la suite : le suaire qui s'agite, les fillettes qui se sauvent en renversant les bougies qui s'éteignent, les cris qui redoublent dans la cave. Et puis « le mort », en la personne d'un petit garçon, menant soudain la vie dure aux cinq filles, à coups de pied et de poing. Voici la fin de la page :

« Tous rient. Mais comme de rage. Pourquoi la maison ne se réveille-t-elle pas ? Et Rome entière ? Je m'en vais comme s'il s'agissait de ne pas être témoin. J'éprouve un sentiment de lâcheté. Derrière moi, j'entends l'agent qui apostrophe la marmaille. »

Dans les marges du carnet de M. Lannes on dirait presque un croquis de Stendhal.

Ce n'est pas que mes propres souvenirs de voyages en Italie s'accordent toujours avec ceux-ci. Au sujet de Rome, à peu près. Rome n'est pas un but de voyage, c'est une patrie que l'on retrouve. On y entre dès le premier pas, et l'on ne finit jamais d'y pénétrer. Mais M. Roger Lannes, qui parle mal des catacombes, qui n'a pas vu Assise, qui est passé trop vite à Sienne, me semble avoir laissé échapper en Italie quelques lieux de pure grandeur qui ressortissent au domaine du sacré. Les grands sites chrétiens, d'ailleurs, ne sont pas les seuls qui appartiennent à ce domaine-là. L'Italie possède certains temples grecs au bord de la mer dont la beauté mystérieuse n'est pas toute plastique. Mais je ne crois pas que M. Lannes, à Agrigente, ait très bien senti cela non plus.

Il a cependant saisi d'un seul coup certaines grandeurs incomparables. Il a subi les chocs qui vous font monter à des hauteurs dont on ne se doutait pas. Devant les fresques de Fra Angelico, au couvent de Saint-Marc, à Florence, il a ces réflexions parfaites :

« La vérité, au bout du compte, devant un maître comme celui-là, devant un siècle comme le sien, c'est le caractère intolérable que prend tout d'un coup la formidable outrecuidance contemporaine, depuis les balivernes de la voyance rimbaldienne jusqu'à celles de la transcendance surréaliste. Ici l'amour est seul en jeu. Et je l'entends sous ses apparences les plus techniques : l'attention, le scrupule, la vigilance. Elles seules suffisent, au fond. Et si l'extase s'y ajoute, ce n'est que comme une honnête récompense. »

Il y a plus d'une page de cette valeur dans le livre de M. Roger Lannes. Cela suffit pour qu'au rayon des impressions et des sensations d'Italie on le range auprès de tous ses prédécesseurs plus ou moins illustres. On aimera le rouvrir certains jours, soit pour préparer les étapes d'un voyage, soit pour en cultiver le souvenir.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Don d'Adèle

Ou je me trompe fort, ou la Comédie-Wagram tient un durable succès avec ce *Don d'Adèle*, de M. Pierre Barillet, qui, en dépit de son titre d'une raccrocheuse cacophonie, est une pièce fort drôle, fort bien agencée et jouée à ravir par ses principaux interprètes. Déjà le nom de Mme Gaby Sylvia dans la distribution avait suffi à nous mettre la puce à l'oreille. Cette brillante comédienne, une des plus intelligentes de Paris et que la Comédie-Française serait bien inspirée d'appeler à elle, cette créatrice de *Huis Clos* et de *Doris*, entre autres succès, a bien trop d'esprit pour se fourvoyer dans une aventure vulgaire. Quelle surprise ! Une pièce annoncée sur l'affiche comme une « comédie gaie » et qui est en effet toute pétillante de gaîté, de libre fantaisie, mais aussi de fine observation et d'un dialogue à la fois sans prétention et sans platitude. Bravo, monsieur Barillet !

Je ne vous dis pas que le thème soit exempt d'une part de convention, sans laquelle la pièce n'aurait plus de raison d'être. Mais il suffit d'entrer dans le jeu ; nous y entrons de bonne grâce, et nous nous apercevons très vite que cette entorse initiale à la vraisemblance trouve non seulement son utilité mais sa justification dans le développement de l'intrigue. Le « don d'Adèle » est comme le levain qui fait monter la pâte, et M. Pierre Barillet serait fondé à nous dire qu'après tout les phénomènes de voyance sont connus et admis, si l'on n'a pas accoutumé de les rencontrer chez les bonnes à tout faire.

Adèle appartient donc à l'honorable corporation des gens de maison et se présente à point nommé, un jour, chez les Veyron-Laffite, à qui leur domestique Régine vient de rendre son tablier. Les Veyron-Laffite attendent des invités. Aussi multiplient-ils les prévenances rampantes à l'égard d'Adèle, qui, de son côté, n'épargne aucune exigence. Cela jusqu'au moment où Adèle, mettant le couvert et stimulée par Madame, déclare qu'il n'y a pas lieu de se presser, car les invités ne viendront pas : « Ils ont les pieds dans l'eau. » Une communication téléphonique permet aussitôt de vérifier l'exactitude de l'étrange prophétie d'Adèle. Une conduite d'eau a crevé dans la salle de bains des correspondants, dont l'appartement est inondé.

Ainsi les Veyron-Laffite sont-ils mis au fait du « don d'Adèle », que chaque membre de la famille veut aussitôt mettre à profit. Mais la maîtresse de maison apprend que son mari, dans l'instant même, entre dans une chambre à coucher où il embrasse une jeune femme, que sa fille Solange est sortie avec le chapeau neuf de sa mère, et quant à son fils Antoine, Adèle n'en veut rien dire. Gaston Veyron-Laffite, rentré, se disculpe : il est allé voir sa sœur malade. On décide d'emmener Adèle le soir chez Maxim's, où un dîner est offert par les invités inondés du premier acte. Adèle dira si ces gens sont dignes de confiance en affaires, et dans l'affirmative un avenir doré s'ouvrira pour tous.

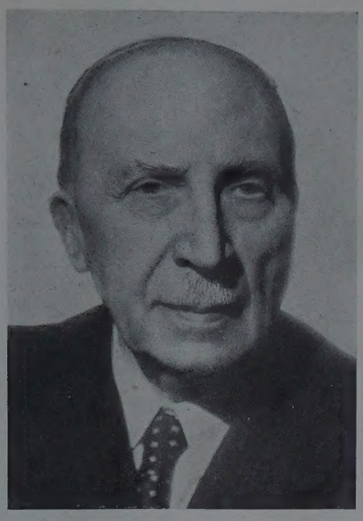
Naturellement, Adèle fait quelque peu scandale au restaurant, remet au lendemain ses révélations et passe le reste de la nuit dans les bras d'Antoine. Le jour revenu, c'est la catastrophe : Adèle a perdu son don de voyance avec sa vertu, le financier de la veille est arrêté... Mais vous vous doutez bien que l'auteur nous donne là une fausse émotion. Adèle est intelligente. Maintenant qu'elle ne voit plus à travers le temps et l'espace, elle ouvrira un cabinet de voyante extra-lucide, et la fortune est à elle.

Le principal mérite de cette pièce alerte n'est pas seulement dans l'heureuse exploitation d'un thème comique ; il réside aussi et surtout dans une discrète et pertinente satire d'un certain milieu bourgeois, dont chaque personnage est saisi dans sa vérité : le mari, affairiste, faible et grognon ; la femme, futile, autoritaire, assidue à l'institut de beauté, toujours à court d'argent ; le fils, nonchalant, incapable de travail suivi le jour et joueur de trompette bouchée la nuit ; la fille, friande de flirts américains. Tous parlent leur langage propre, et la fantaisie figurée par Adèle fait ressortir leurs faiblesses respectives.

Mme Gaby Sylvia, dans le rôle de la bonne, est remarquable d'un bout à l'autre de la pièce. Son arrivée chez les Veyron-Laffite, la lèvre dégoûtée, l'œil hargneux, son accent tant soit peu canaille, sa démarche, ses mimiques, son entreprise de séduction auprès du jeune Antoine sont proprement irrésistibles. A côté d'elle, Mme Suzanne Dantès s'acquitte avec intelligence de son rôle de bourgeoise, et M. Serge Nadaud et Mlle Colette Ripert ne sont pas indignes de lui donner la réplique. Bonne soirée, en vérité !

« Le Don d'Adèle », avec Gaby Sylvia, Suzanne Dantès, Serge Nadaud.

PETITES CHRONIQUES



DANIEL SERRUYS

Daniel Serruys, qui vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans, avait occupé de très hautes fonctions administratives. Sa formation première semblait cependant le promettre à une carrière universitaire. Il avait été membre de l'Ecole française de Rome et se consacra d'abord à des travaux philologiques et historiques. La guerre de 1914 l'orienta vers la politique internationale. Chargé de diverses missions dans les pays en guerre, il fut lors de la Conférence de la Paix secrétaire général de la Commission des clauses économiques du traité. Il poursuivit l'œuvre qu'il avait préparée en signant de 1920 à 1928 comme directeur des accords commerciaux au ministère du Commerce une soixantaine de traités et en présidant la Commission économique de la S. D. N. Il collabora en 1931 avec le maréchal Lyautey comme délégué général à l'Exposition coloniale et fut d'octobre 1939 à mars 1940 haut commissaire à l'Economie nationale. Après la guerre il déploya une grande activité au sein des mouvements qui travaillent à l'unité de l'Europe.

Membre de l'Académie coloniale et membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, Daniel Serruys était grand-officier de la Légion d'honneur.

INAUGURATION

Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée en présence de M. Letourneau, ministre de la France d'Outre-mer, de M. Monnerville, président du Conseil de la République, de Mme Eboué et de sa fille, une plaque a été inaugurée à l'Ecole de la France d'Outre-mer pour rappeler les titres glorieux du gouverneur général Félix Eboué, sorti breveté de l'Ecole en 1908 et qui, depuis 1949, repose au Panthéon.

L'ÉPERON

Nous sommes heureux de voir reparaître *l'Eperon*, revue bimensuelle du cheval, à laquelle l'animateur, M. Pierre Guichenné, président du Jumping, a su donner une impulsion nouvelle. Le public se passionne de plus en plus pour le « noble sport », témoin le succès des « Six Nuits du cheval » dont notre collaborateur le colonel Tré-Hardy a rendu compte régulièrement ici. Une revue manquait qui fût un digne organe de l'équitation mondiale : *l'Eperon* renaît. Il va maintenant poursuivre son œuvre, pour le plus grand renom du sport équestre et de l'élevage français.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE :

Jacques Bainville, *Journal 1927-1935* (Plon, 285 pages). Ce troisième et dernier volume du *Journal* se rattache aux événements qui ont préparé la crise d'où est sortie la guerre. On y trouve la même lucidité, le même rappel des vérités expérimentales que dans les deux précédents. Glanons au passage quelques pensées auxquelles le cours actuel des événements donne un regain d'actualité :

« Pour la France, la paix, c'est l'observation des traités. Pour l'Allemagne, ces traités sont la continuation de la guerre. Il est difficile de s'entendre là-dessus. »

« Ce qu'il y a, en Allemagne, ce n'est pas une lutte entre les pacifiques et les belliqueux. C'est une lutte de vitesse entre ceux qui voient le succès à long terme et ceux qui le voient tout de suite; ceux qui se fient à l'avenir pour remanier les traités, élargir les frontières, et ceux qui, sentant tout cela ébranlé, aspirent à le renverser immédiatement. »

« Les pactes exigent qu'on soit prêt à la guerre s'ils sont sérieux. Et s'ils ne le sont pas, il faut encore qu'on y soit prêt, puisque chacun ne pourra compter que sur soi-même. »

« Rien de tel que la pénurie pour réveiller la spiritualité. »

« Aujourd'hui, au lieu de se passer entre quatre murs, les incidents diplomatiques sont gonflés par le vent de la publicité. Tout est projeté sur l'écran du monde. Les peuples sont à la fois juges, témoins et parties. Rien n'est négligé pour ébranler leurs nerfs. »

« Des hommes qui prétendent refaire le monde de fond en comble peuvent être dangereux. Ils ne sont jamais très intelligents. »

« C'est une chose bien connue qu'une leçon, quelque dure qu'elle soit, n'est utile aux peuples, et même aux individus, que pendant un espace de temps assez court. Sinon y aurait-il encore des révolutions, des guerres, des ivrognes et des joueurs ? »

LA BELGIQUE :

Charles Houdret, *le Roi impossible* (Ed. de la Nouvelle France, 396 pages). Une œuvre de polémique. L'auteur lui donne pour introduction un dialogue à la manière platonicienne avec la reine Elizabeth, où il est question de Kant, de Hegel, de Fichte, de l'Inquisition, de Joseph II, de la Révolution française et du soulèvement belge de 1830. Puis vient un réquisitoire contre le roi Léopold III, qu'il accuse de « trahison militaire » et de « crime contre l'Occident », aggravé d'une violation de la Constitution, qui refuse à la couronne la conduite politique de la guerre.

En appendice M. Houdret publie un certain nombre de documents relatifs au rôle constitutionnel de la monarchie belge, aux bases juridiques de la neutralité, au comportement du roi et de son cabinet, ainsi que le compte rendu par le souverain et par le docteur Schmidt de l'entrevue de Léopold III avec Hitler au Berghof le 19 novembre 1940 ; bref un ensemble de pièces sur lesquelles l'auteur croit pouvoir instituer, comme il le dit, le procès du monarque « devant son pays, ses Alliés et l'histoire ».

ALBERT MOUSSET.

LES PARISIENS DE PARIS ONT ÉLU

LEUR PLUS AUTHENTIQUE REPRÉSENTANT

C'EST M. Roland Jousselin (vingt-six ans), qui, grâce à ses vingt-six ancêtres paternels et maternels, reçut la palme, diplôme et médaille, des mains de M. Pierre de Gaulle. Le président du Conseil municipal de Paris parla de la capitale avec émotion. M. André de Fouquières fit les présentations avec son brio habituel. M. Fr. Ribadeau-Dumas, vice-président des Parisiens de Paris, chanta comme Villon et persifla comme Ange Pitou.

Mme Cécile Sorel enfin, sut dire par la bouche de Célimène toute la joie, la fierté qu'elle avait éprouvées chaque fois qu'à l'étranger elle avait parlé de Paris.

En haut : François Ribadeau-Dumas ; en bas, de gauche à droite : Pierre de Gaulle et Roland Jousselin, Cécile Sorel, Cora Laparcerie et Jean Marais.

ROSES DE JANVIER

Le froid s'est abattu avec brusquerie sur notre pays et le thermomètre est descendu en maints endroits au-dessous de zéro. Ce rappel à l'ordre de l'hiver a surpris désagréablement, car il mettait fin à une période d'une douceur exceptionnelle. Dans toute la France, à la faveur de cette température insolite, la végétation avait pris une grande avance. Les bourgeons « sortaient ». A Paris, les jardiniers du Palais-Royal constataient qu'à la mi-janvier des rosiers avaient fleuri. Ils ne se souvenaient pas d'avoir vu fait pareil dans leur jardin à cette époque de l'année.

Et puis, tout d'un coup, le froid a surgi. Espérons qu'il n'anéantira pas les promesses des arbres.

CONCOURS D'AFFICHES

Les lignes aériennes argentines F. A. M. A. avaient organisé un concours d'affiches qui a été jugé à la Maison de l'Amérique latine par un jury de personnalités parisiennes où figuraient notamment le professeur Mondor, de l'Académie française, le général Corniglion-Molinier, J.-G. Domergue, André de Fouquières, Le Corbusier, Lurçat, M. Rochas. Henry Torrès, Yves Montand, et du côté féminin : Mmes Annabel, Baumel, de Brémond d'Ars, Carven, Rochas, Delorme, Daisy Daix. Le premier prix a été décerné à une artiste américaine, Mlle Barbara Pina, dont on peut voir ici le projet.

GALERIE

Galerie André Maurice
140, bd Haussmann - Car. : 25-04
TILMANS
jusqu'au 11 février.

ATELIER DE
RELIURE d'ART
et travaux soignés
ÉDITIONS DE LUXE RELIÉES
Sté L.I.R.E. 47, rue St-André-des-Arts PARIS 6e

NOUVELLES RELIGIEUSES

Une conférence de Mgr Gerlier

S. E. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, a donné à l'Université des Annales une conférence sur *le Pape et l'Année sainte*. Après avoir montré le sens qu'il convient d'attacher à cette année du « grand pardon », l'éloquent orateur a parlé des problèmes sociaux et montré toute l'importance de l'action morale, car, a-t-il dit, à la base de la crise sociale il y a la crise morale.

Mgr BLANCHET REÇOIT LA LÉGION D'HONNEUR

Au cours d'une cérémonie empreinte de la plus chaleureuse cordialité, S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris, a remis la croix de la Légion d'honneur à Mgr Blanchet, l'éminent recteur de l'Institut catholique. Dans la salle des Actes de la docte maison de la rue d'Assas de nombreuses personnalités ecclésiastiques et laïques s'étaient réunies pour cette occasion. Après une allocution du vice-recteur, M. le chanoine Fougerat, Mgr Feltin félicita le nouveau légionnaire et rappela les titres qu'il s'est acquis non seulement à la tête de l'Institut, mais comme évêque de Saint-Dié, où il eut une magnifique attitude pendant la guerre. Mgr Blanchet remercia dans une improvisation pleine de finesse et d'humour. Et la réunion s'acheva sur des chants exécutés par la chorale universitaire.

L'ÉLECTRONIQUE A PARIS

Ouverte à la Porte de Versailles du 16 au 21 janvier, l'exposition internationale de l'électronique a permis, pour la première fois, au public de contempler, réunies, les différentes réalisations de la science, qui a doté le monde moderne de ces instruments merveilleux que sont la radio, la télévision, les rayons X et le radar.

De la première lampe triode au phanotron, ignitron ou thyratron présentés aujourd'hui il est facile — aux profanes mêmes — de mesurer le chemin parcouru. La S. N. C. F. assure les manœuvres compliquées d'une gare de triage au moyen des ondes courtes. Les P. T. T. utilisent la téléphonie « sans fil » grâce aux systèmes d'impulsions qui permettent la transmission simultanée de douze communications. Le microscope électronique permet au savant d'accéder à l'infiniment petit. Des machines à calculer comme celle qui est représentée ci-dessous effectuent la multiplication de deux nombres de douze chiffres en un centième de seconde. La « machine à traduire », capable d'enregistrer des millions de mots, transformera bientôt à volonté le français en anglais, en allemand ou en italien.

C. T.

TAPISSERIES FRANÇAISES A BEYROUTH

Pour la première fois à Beyrouth a eu lieu une exposition de tapisseries, composée d'œuvres de Jean Lurçat, Saint-Saëns, Desnoyer. Inaugurée par le président de la République libanaise, en présence du corps diplomatique, de hauts fonctionnaires et d'importantes personnalités locales et étrangères, cette exposition a obtenu un vif succès. On reconnaît ci-dessus le président de la République libanaise, le jour de l'inauguration, devant l'œuvre d'un des maîtres de la tapisserie moderne.

COURRIER MUSICAL

L'année Bach commence. Le Boyd Neel Orchestra, remarquable ensemble à cordes d'outre-Manche qui s'était fait connaître et apprécier déjà l'an dernier, vient de donner *les Brandebourgeois*. Pour le deuxième centenaire de la mort du Cantor de Leipzig, Norbert Dufourcq, en six séances où chaque fois l'on s'écrasa — tant est vif l'appétit bachiste et prestigieux le commentateur — a présenté sa musique de chambre, avec des artistes de talent majeur : Aimée Van Dewiele pour le clavecin, Alfred Lœwenguth pour le violon, René Le Roy pour la flûte et Jean Schricke pour la gambe. Soirées instructives au plus haut degré et qui ont permis de remettre en lumière quelques pièces exquises (les sonates pour gambe et clavecin, pour flûte et clavecin, pour flûtes et basse continue) trop oubliées.

Trésor inépuisable, l'œuvre de Jean-Sébastien laisse entrevoir pour 1950 bon nombre d'auditions intégrales, les unes destinées à la foule, les autres, à l'intimité.

Mais tout, cependant, ne lui est pas réservé. Il reste de la place pour des festivals de musique internationale, tel celui que prépare, sous le patronage des Arts et Lettres, la Ville de Bordeaux. Elle nous annonce, du 5 au 14 mai, une série de manifestations au nombre desquelles il faut signaler particulièrement le récital Chopin par Cortot, les représentations d'*Ariane* et *Barbe-Bleue* au Grand-Théâtre, avec des solistes de notre Opéra national (Suzanne Juyol entre autres), des séances de musique de chambre avec le quatuor Lœwenguth, des concerts spirituels à la cathédrale Saint-André et des représentations folkloriques sur la terrasse des jardins avec l'incomparable groupe d'art basque Orfeon Donastarria. On ne peut contester l'intérêt de l'entreprise, qui témoigne du souci de placer les œuvres dans leur vrai cadre, comme on le fit si heureusement à Strasbourg et à Aix-en-Provence.

Je voudrais enfin décerner une mention toute spéciale à la Radiodiffusion française pour ce magnifique festival Florent Schmitt, donné par l'Orchestre national sous la direction de Roger Désormière, en concert public transmis par les ondes. Double joie de l'hommage quasi solennel rendu à l'un des plus grands musiciens de notre temps et de l'audition de pages d'une exceptionnelle richesse : *Antoine et Cléopâtre, Oriane* et *le Prince d'amour*, six chœurs pour voix de femmes, dans des conditions d'exécution qu'il ne nous sera pas souvent permis de retrouver. Grand lyrique, prodigieux orchestrateur, torrent de mélodie et de rythme, peintre d'arcs-en-ciel sonores, Florent Schmitt garde toute sa jeunesse de cœur et son ardente vitalité. Sa musique parle un langage immuable, en dépit de la hardiesse des termes sans cesse renouvelés, parce qu'il est toujours resté nôtre et n'a jamais rompu le fil d'Ariane qui maintient l'indispensable et précieuse communication de l'artiste et du public.

L. Maurice-Amour.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

En attendant une vaste rétrospective de l'œuvre du peintre Fernand Maillaud, qui est mort le 31 août 1948, peu après l'accident tragique survenu à son neveu Pierre Bourdan, la Galerie Van Rick a organisé une exposition déjà importante d'œuvres et dessins du maître. Grand ami de mon oncle le poète berrichon Maurice Rollinat, Fernand Maillaud vivait lui aussi dans le petit village de Fresselines, situé au bord de la Creuse, paysage qu'il abandonnait parfois pour la Provence. Contemporain des impressionnistes, Fernand Maillaud vécut retiré, sans jamais s'associer aux mouvements qui rompaient avec la tradition.

L'art de Maillaud est un art sain et sincère. Il aimait la campagne passionnément et, comme les classiques, bien souvent il associa l'homme à la nature. Les scènes rustiques, le labourage, la fenaison ou la moisson l'attiraient tout particulièrement. En ce sens, il poursuit l'œuvre d'un François Millet ou d'un Camille Pissarro ; comme eux, Fernand Maillaud a compris la poésie de la nature, la noblesse des attitudes des paysans.

La technique de ce peintre est sobre et franche ; il emprunta aux impressionnistes ce goût du plein air et celui de construire dans la lumière. Il peignait avec conscience — cette conscience qui, hélas ! n'existe plus aujourd'hui chez toute la bande des faux novateurs — et son art ne fut jamais celui d'un « pompier », car il brossait vigoureusement ses toiles et ses coloris étaient sensibles et harmonieux. Il sut comprendre et assimiler cet admirable coin pittoresque de la Creuse et du Berri et, comme son ami Maurice Rollinat, il en devint le chantre.

La Galerie Katia Granoff présente les œuvres d'un artiste lyonnais, Antonin Chartres. Ce peintre doué d'un tempérament à la fois vigoureux et sensible continue, tout en l'enrichissant, la noble tradition de la peinture lyonnaise. On évoque certains paysages de Carand devant ceux d'Antonin Chartres, bien que son style soit très personnel et très différent de celui de ce maître. Mais il y a une parenté, une affinité d'âme et de poésie qui se rejoignent dans leurs recréations picturales. Excellent dessinateur, coloriste aux harmonies chaudes, Antonin Chartres se révèle un véritable artiste.

Mme Katia Granoff vient de publier un livre dans lequel elle retrace, avec sensibilité et humour, *l'Histoire d'une galerie*.

Elle connut la plupart des grands maîtres de l'art contemporain et concourut pour une large part à les faire apprécier du public.

Maurice Sérullaz.

LÉONIDE MASSINE A L'OPÉRA-COMIQUE

Ce danseur mince, sec, étrangement expressif est une vraie flamme qui brasille. *Le Beau Danube bleu*, dont il est le créateur et le chorégraphe, retrouve son esprit et sa vie dès qu'il paraît. Le début dans cette forêt (décor de Moulène d'après Constantin Guys) nous paraît terne après l'animation si vivace et si spirituelle des ballets de Monte-Carlo. Mais que Massine bondisse au cœur des valses et tout change.

Cette création au Théâtre National de l'Opéra-Comique nous donne la joie véritable de voir enfin un animateur et un ballet qui gardent une saveur de vie.

Massine montera en février *la Boutique fantasque*, en mars *la Valse* de Ravel et plus tard *les Femmes de bonne humeur*.

Martine Cadieu.

LE SAUT DU MARSOUIN

Qui donc a prétendu que les marsouins sont des animaux lourds et maladroits ? Voici une photographie qui donne à ces assertions un démenti. Elle a été prise en Floride, à l'aquarium de Marineland, durant un concours, un championnat du monde ! Le gagnant réussit un saut de 2 m. 70 et le concurrent qu'on voit ici ne lui cédait que de bien peu.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
LE
TARTUFFE
DE MOLIÈRE
GABRIELLE DORZIAT
LOUIS JOUVET - PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 h.

PALAIS-ROYAL
LES SURPRISES
D'UNE NUIT DE NOCES

ATELIER
LE BAL
DES VOLEURS
JEAN ANOUILH
Musique de DARIUS MILHAUD

L'hommage à Charles DULLIN, organisé par le syndicat des metteurs en scène, aura lieu le samedi 11 février, à 15 heures, au théâtre de l'Atelier.

Au cours de cette manifestation des scènes tirées des pièces les plus marquantes montées par Charles DULLIN seront interprétées par les plus grands noms de la scène française, parmi lesquels : Mmes Berthe BOVY, Marguerite JAMOIS, Catherine FONTENAY, Marie-Hélène DASTÉ, Madeleine ROBINSON et MM. Jean-Louis BARRAULT, Jean MARAIS, Jean MARCHAT, Pierre RENOIR.

La présentation sera assurée par Jean COCTEAU, et des messages seront lus par Marcel ACHARD, Alexandre ARNOUX, Louis JOUVET, André OBEY, Steve PASSEUR, Jules ROMAINS, Armand SALACROU, Jean-Paul SARTRE, Bernard ZIMMER.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La première audition en France du *Concerto* pour violon de l'artiste anglais Rawsthorne a été donnée par l'orchestre radio-symphonique avec le concours de Maurice Clare en soliste. Il est bon que nos ondes véhiculent des pages nouvelles sans laisser cette initiative aux postes étrangers. Les sans-filistes attentifs ont apprécié le caractère sombre de l'œuvre, sa cadence musicale et son écriture précise. D'amusantes variations en forme de danse, dues à Marcel Poot, lui succédaient. Et l'on se demandait vraiment, à écouter la composition britannique sérieuse et le morceau belge enjoué, si, d'aventure, le célèbre humour aurait traversé la Manche pour devenir flamand ou wallon ? Un ardent chant de joie éclos sous la plume d'Honegger donna, en manière de conclusion, une impression de force à cette même séance.

Le maître franco-suisse jouit d'ailleurs d'une réputation qui va grandissant. Elle rayonne outre-mer ; c'est en effet d'Alger que nous parvinrent les sonorités de son *Concertino,* joué à la perfection par l'excellente virtuose Jeannine Vieuxtemps, l'arrière-petite-fille du célèbre violoniste qui devait s'éteindre dans cette ville. Seul un peu de fading intempestif couvrit d'un léger voile l'*andante* si expressif d'Honegger.

Une production d'André Warnod, *les Bonnes Manières,* ne manque pas de saveur. Pour les évoquer dans toute leur splendeur l'éminent conférencier fit appel, comme il se doit, à la collaboration d'André de Fouquières. Il est assez réconfortant d'apprendre que la civilité puérile et honnête apparaît et disparaît assez régulièrement au cours des siècles. La politesse aux mille visages différents a été mise en pratique à l'aurore du nôtre. Il est indéniable qu'elle subit actuellement une éclipse dans notre pays, jadis réputé pour sa courtoisie. Ce fait est dû, paraît-il, à la jeunesse contemporaine, éprise d'action, d'aventure et qui ne trouve plus l'appui des salons pour la maintenir dans le cadre voulu, en un temps où la femme moderne descend de son piédestal pour exercer les mêmes professions que ses admirateurs. Très philosophiquement, les protagonistes de cette émission radiophonique se sont consolés, ont consolé leurs auditeurs en leur offrant la lecture de quelques pages choisies dans le nouveau savoir-vivre de Paul Reboux, et en leur faisant entendre une scène inédite d'André Warnod : *l'Ecole des Précieuses.* L'écrivain a eu l'amusante idée de faire dialoguer une « Précieuse » et un « gars du milieu » ! ce qui ne manque pas de cocasserie. Dans le *Concert royal,* de François Couperin le Grand, la musique pure se charge de traduire les belles manières de la cour de France au Grand Siècle. Sa puissance évocatrice est telle que l'on croit voir les personnages en perruque poudrée s'incliner devant les dames.

W.-L. LANDOWSKI.

LA MACHINE A AFFRANCHIR A VINGT-CINQ ANS DE SERVICE

Voilà vingt-cinq ans déjà que la première machine à affranchir la correspondance fut mise en service en France. A l'occasion de cet anniversaire le Comité national de l'organisation française a tenu une séance plénière au cours de laquelle MM. Fernand Audibert, Max Hémery et Eugène Guernier ont fait tour à tour l'historique de l'industrie de la machine à affranchir et de son expansion.

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949.
En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

Nº 5. — LA PIÈCE FAUSSE

Une pièce fausse se trouve mêlée à huit bonnes pièces d'or identiques et ne s'en distingue extérieurement que par son poids légèrement inférieur.

On se propose de découvrir la fausse pièce au moyen d'une balance.

Combien de pesées doit-on faire pour pouvoir la désigner à coup sûr ?

SOLUTION

Deux pesées suffiront.

PREMIÈRE PESÉE

On met trois pièces dans un plateau et trois dans l'autre.

Si les plateaux sont en équilibre, la pièce fausse est parmi les trois restantes, qui n'ont pas été pesées. S'ils ne le sont pas, le plus léger a la pièce fausse.

DEUXIÈME PESÉE

On connaît le groupe de trois pièces qui contient la pièce fausse. Il s'agit de désigner celle-ci par une seconde et dernière pesée.

Pour cela on vide les plateaux, on met une pièce dudit groupe dans un plateau et une autre pièce dudit groupe dans l'autre plateau.

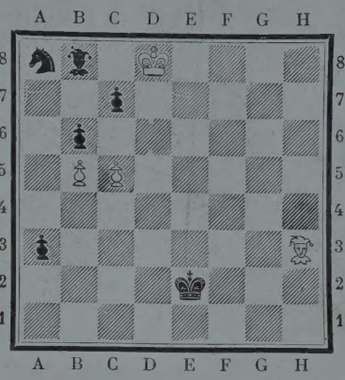
Si les plateaux sont en équilibre, la pièce fausse est la pièce restante dudit groupe, celle qui n'est pas sur un plateau.

Si les plateaux ne sont pas en équilibre, le plus léger désigne la pièce fausse.

A. C.

LES ÉCHECS (Nº 67)

Solution de l'étude nº 68, par Kazantzew (« 64 », 1933).



Les blancs jouent et font nulle.

1. ç5-ç6 ! (les blancs vont se bâtir une forteresse en amenant le fou blanc sur a6, pour défendre le seul point faible : Pb5, puis feront entrer le roi blanc à l'abri dans la forteresse). 1. ..., a3-a2. — 2. Rd8-ç8, Fb8-a7 (2. ..., a2-a1 : D ; 3. Rç8×b8, Da1-h8† ; 4. Fh3-ç8, Ré2-d3 ; 5. Rb8-a7 ! profitant que la dame ne peut prendre le fou à cause du pat ; 5. ..., Rd3-ç4 ; 6. Fç8-a6 ! nulle, quoique les noirs aient une dame de plus. Dès que la dame cesse de défendre le cavalier, le roi blanc le prend, et sur des coups d'attente, tels que Rç4-ç5, le roi blanc va de a7 à b7 sans arrêt. Il n'y a pas de gain possible. D'autre part, si 2. ..., a2-a1 : D ; 3. Rç8×b8, Da1-a5 ; 4. Fh3-ç8, Da5×b5 ; 5. Fç8-a6, Db5×a6 ; 6. pat ; ou 5. ..., Db5-d3 ; 6. Fa6×d3†, Ré2×d3 ; 7. Rb8×a8, b6-b5 ; 8. Ra8-b7, b5-b4 ; 9. Rb7×ç7, b4-b3 ; 10. Rç7-d7 nulle). — 3. Rç8-b7, a2-a1 : D. — 4. Fh3-ç8 ; (4. Rb7×a8 ?, Da1-h8† et ×F gagne). — 4. ..., Ré2-d3 (4. ..., Da1-h8 ; 5. Rb7×a7 ! nulle car si 5. ..., Dh8×ç8 ; 6. pat ou si autre coup 6. Fç8-a6 ! D'autre part si 4. ..., Da1-a5 ; 5. Rb7×a8, Da5×b5 ; 6. Fç8-a6 !, Db5×a6 ; 7. pat). — 5. Rb7×a8, Da1-h8 (5. ..., Rd3-ç4 ou Da1-a5 ; 6. Fç8-a6 et 7. R×F nulle). — 6. Ra8×a7, Rd3-ç4 (6. ..., Dh8×ç8 ; 7. pat). — 7. Fç8-a6 nulle.

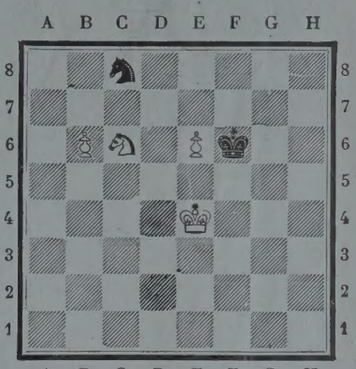
Une incroyable position nulle. La manière dont les blancs se sont tirés du guêpier tient presque du miracle !

Voici une jolie partie jouée dans le match par correspondance Argentine-France.

Blancs : Guzman (Argentine.)
Noirs : Ory (France.)

1. é2-é4, é7-é6. — 2. d2-d4, d7-d5. — 3. Cb1-ç3, Cg8-f6. — 4. Fç1-g5, Ff8-é7. — 5. é4-é5, Cf6-d7. — 6. h2-h4, f7-f6. — 7. Ff1-d3, ç7-ç5 (si 7. ..., f6×g5 ; 8. Dd1-h5†, Ré8-f8 ; 9. Th1-h3). — 8. Dd1-h5†, Ré8-f8. — 9. Cç3×d5, f6×g5. — 10. Th1-h3, g5-g4. — 11. Cd5-f4 (menace 12. Cd4×é6†). — 11. ..., Cd7×é5. — 12. d4×é5, g4×h3. — 13. Cg1×h3 ! (nécessaire, autrement le pion noir devient trop dangereux. Exemple : 13. Fd3×h7, Th8×h7 ; 14. Dh5×h7, h3-h2 !). — 13. ..., Rf8-g8. — 14. Fd3-ç4, g7-g6. — 15. Dh5-g4, Rg8-g7 (les noirs ont une tour de plus mais ce qui compte, c'est le nombre de pièces en jeu). — 16. h4-h5, Dd8-é8. — 17. Fç4-d3, Cb8-ç6. — 18. h5×g6, Cç6×é5 ? (fatal. Il fallait tenter 18. ..., h7-h5 et si 19. Cf4×h5†, T×C). — 19. Cf4-h5†, Rg7-h6. — 20. Dg4-f4†, Rh6×h5. — 21. Df4×é5†, Rh5-h6. — 22. Ré1-é2 (pour mettre en jeu la tour blanche) 22. ..., Dé8-d8. — 23. — Ta1-h1, Fé7-h4. — 24. Ch3-g5, Dd8×g5 et les blancs annoncèrent le mat en 10 coups en commençant par 25. Dé5×h8.

Etude nº 69, par L. Prokes.
1er prix ex-æquo 1938.



Les blancs jouent et gagnent.

ANDRÉ CHÉRON.

HOTELS et VILLÉGIATURES

SUISSE

MÜRREN 1.650 m. Centre élégant de sports d'hiver.
Soleil, neige sûre, favorable.
Saison jusqu'à Pâques. Prix forfaitaires avantageux, patinoire et école de ski comprises. Informations auprès des agences de voyages ou de la Société de développement, Mürren.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

SCHWEIZERHOF-BELLEVUE
Maisons de vieille réputation. Les plus ensoleillées. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 j. tout cpr. dep. 147. Dir. Dr. Zimmermann.

HOTEL PERREN ZERMATT
Face au Cervin, moderne, ensoleillé, cuisine excellente. Forfait à partir de Fr.s. 126 par semaine.

HOTEL DOM. Le petit hôtel préféré. Situation magnifique. Construction récente. Confort, ambiance et cuisine renommée. Prix forfaitaires par semaine : Francs suisses 112 à 140.

HOTEL ALPINA ZERMATT
Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de Francs suisses : 112 par semaine.

LA VENGEANCE DE LUCRÈCE BORGIA (TÉLÉDRAME CAMIQUE), par CAMI.

LUCRÈCE BORGIA
Dédaignes-tu mon amour ?
Réponds, chaste gentilhomme.
LE CHASTE GENTILHOMME
Oui, car j'aimerai toujours
La plus belle fleur de Rome,
Pour qui mon cœur s'embrasa,
La pudique Lorenza !

LUCRÈCE BORGIA
Tu me braves ! Per bacco !...
Crains ma vengeance cruelle !...
L'écorcheur Angelico
Va te ramener ta belle...
Sur mon ordre il a sur elle
D'un vieillard greffé la peau !...
Tiens, voilà ta jouvencelle !...

LE CHASTE GENTILHOMME
Est-ce toi, beauté suprême ?
LA PUDIQUE LORENZA
Las ! Peux-tu m'aimer encor ?...
LE CHASTE GENTILHOMME
Oui, je t'adore quand même !
Qu'importe visage et corps,
Car c'est ton âme que j'aime !

LE CHASTE GENTILHOMME
Viens !... malgré ta barbe grise,
C'est ton âme qui me grise !
Mais il faut que je te dise :
Pour n'être pas remarqués,
Tu me comprendras, j'espère,
En public, c'est indiqué,
Je t'appellerai grand-père !...

LUCRÈCE BORGIA, *sortant.*
Je pars, étouffant de rage !
LA PUDIQUE LORENZA
Nous sommes seuls, Illico,
J'enlève le maquillage
Que me fit Angelico,
Pris de pitié pour mon âge...
Viens, « mettons-les », mon Rico !...

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. Nº 116. — Printed in France.

ABONNEZ-VOUS

à

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

★ LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE ★

Vous y trouverez, sous la signature de grands écrivains, de reporters clairvoyants et de spécialistes avertis, la relation objective des événements mondiaux accompagnée de photographies inédites.

En vous abonnant vous serez assuré de recevoir chaque semaine à votre domicile, et pour 80 francs seulement, votre revue préférée, véritable reflet de l'actualité mondiale.

VOUS RECEVREZ ÉGALEMENT, EN DEHORS DE NOS GRANDS NUMÉROS HABITUELS DE PRINTEMPS, DE L'AUTOMOBILE ET DE NOËL

UN NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ A L'A.E.F.

ET DES NUMÉROS RENFORCÉS COMPORTANT, OUTRE LES ACTUALITÉS DE LA SEMAINE, DES REPORTAGES ABONDAMMENT ILLUSTRÉS SUR

LES SALONS DE LA MACHINE AGRICOLE, DES ARTS MÉNAGERS, DE LA PHOTOGRAPHIE, SUR LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LONDRES, SUR TOULOUSE ET SA RÉGION, SUR LES FOIRES DE LYON ET DE PARIS

ET CELA SANS AUGMENTATION DE PRIX

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés à France-Illustration, vous donnera deux fois par mois la pièce à succès ou la nouvelle de l'écrivain dont on parle.

"SI VOUS VOULEZ FAIRE PLAISIR A VOS AMIS ABONNEZ LES"